



HARRY BERNARD

LA TERRE
VIVANTE

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

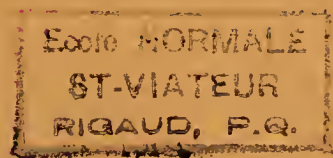
✓

30
/ 484

HARRY BERNARD.

LA TERRE VIVANTE

ROMAN CANADIEN

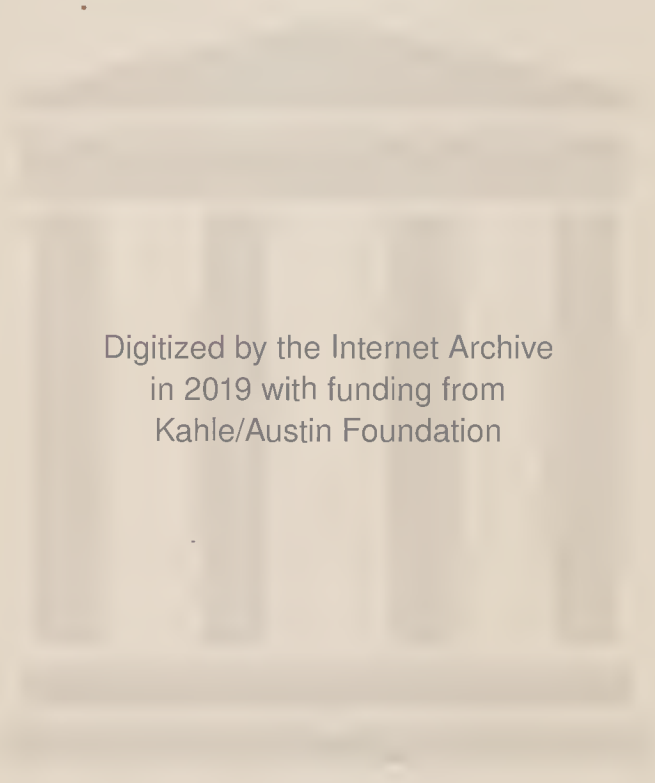


MONTREAL

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE

MCMXXV





Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LA TERRE VIVANTE

BIBLIOTHEQUE

PS 2504 . E117

13976

H

B 519 t

Ecole normale St-Viateur
RIGAUD

À LA MÉMOIRE
DE
MES ANCÊTRES PAYSANS,
QUI,
COMME TANT D'AUTRES,
FÉCONDÈRENT
LA TERRE VIVANTE
DE LEURS SUEURS.

No. 1 Lingua - the language
people you
want to put
Sinner

- the greatest
native people

LA TERRE VIVANTE

I

Assis au bord de la galerie, jambes pendantes, le vieux Siméon Beaudry regardait monter la fumée de sa pipe. Il tassa du doigt son tabac. Dans l'étable proche, quelques paroles brèves, un remuement de pattes. Un jeune homme parut, qui venait des bâtiments.

— Fini le train?

— Fini pour aujourd'hui...

Et Noël Longpré tira de ses poches une blague en peau de chat, une pipe courte, se hissa, d'un petit effort de reins, auprès du père Siméon.

Pendant quelques minutes, ils restèrent sans parler, le maître et *l'engagé*, peu loquaces comme ceux de leur race. L'ombre épais-

sit, noyant le contour des objets. Des chauves-souris rasèrent le toit. Glissant sur leurs longues ailes, invisibles, les engoulevents miaulaient.

— Hein, grosse journée?

— Grosse journée, répéta le vieux, en écho. Mais ça achève. On fauchera demain le carré de trèfle, les buttes après. S'il ne mouille pas, on aura tout rentré dans quatre jours. Sais-tu si le Pit'Brunet a fini ses foins, et si Éphrem pourra venir?

— Il viendra demain, qu'il m'a dit.

— À trois, ça sera plus d'avance. La terre est pas grande dépareillée, mais elle donne encore trop d'ouvrage pour deux hommes. Dire qu'on n'a pu entailler au printemps, parce que la femme était malade, et que j'avais pas d'homme pour m'aider ! Si Pit' Brunet veut encore d'ma sucrerie, j'cré que j'y vendrais...

On comptait maintenant les maisons du rang à leurs lumières. Le bonhomme étira les bras, cogna le fourneau de sa pipe contre

sa paume durcie. La cendre chaude fuma parmi les herbes.

— Si on allait se coucher? Faut se lever demain à quatre heures, et poser deux dents à la faucheuse avant de commencer l'ouvrage... Le temps s'annonce beau?

— S'annonce pas mal. La lune est presque en son plein, et le vent bon... Hormis qu'y vire d'ici au jour...

Ils prêtèrent l'oreille un moment, puis entrèrent, le plus jeune suivant l'autre.

* * *

Éphrem Brunet vint le lendemain vers huit heures, dans la matinée. Son père avait rentré la veille ses dernières charretées. Il prit une fourche et se mit à *servir* le fermier, monté sur le voyage. C'était un gars dans la vingtaine, aux bras durs comme les branches des érables, la figure pleine et brûlée de soleil. Les dents de sa fourche entraient jusqu'au cœur des veillottes, qu'il jetait à

bout de bras, d'un seul coup, aux pieds du vieux. Il accomplissait sa tâche d'un mouvement régulier, sans effort apparent, réglant son marcher sur le pas des chevaux. Et l'ancien, attristé, contemplait dans cet homme les fils qu'il eût pu avoir.

C'était la mi-juillet, les habitants travaillaient aux foins. Une chaleur lourde collait à la peau les vêtements. Au milieu des champs mûrs, grimpant le long des côtes, ondulant dans les vallonnements, les faucheuses mécaniques abattaient ensemble les touffes vivaces de mil et de trèfle d'alsike, les boutons d'or et les marguerites, toutes les mauvaises herbes parasites des cultures. Les femmes arrondissaient en veillottes les rangs qu'alignaient les râteaux, et les charrettes pesantes, ridelles remplies, oscillaient dans les rigoles.

Tous se rencontrèrent à table pour dîner : Siméon, Éphrem Brunet et Noël Longpré, qui fauchait la pièce de trèfle, puis les filles, Marguerite l'institutrice, Lucile, Jeanne et Marie.

— Votre foin est beau, dit Éphrem au fermier, plus riche en mil et plus haut que le nôtre. Je crois que nos prairies sont épuisées; le père a envie de les labourer à l'automne et, l'an prochain, d'y semer de l'orge.

— C'est ce que j'ai fait ici, voilà trois ans passés... Y faut ça, laisser reposer la terre.

Il hésita, puis, comme la conversation était amorcée:

— Le père chez-vous parle-t-il encore d'ma sucrerie, depuis que je l'ai vu?

— C'est donc que vous voulez vendre, à présent?

— J'ai pas dit que je veux vendre, mais on sait pas... Si j'avais du monde, sûr que je vendrais pas. Mais j'ai personne, le garçon sera pas paré avant des années, et moi j'ai plus les capacités. J'me fais vieux. C'est pour la raison que j'pensais, des fois... on sait pas...

— Si ça vous adonne, j'peux parler au père...

— J'suis pas prêt à vendre sans réflé-

Son in-law

chir... Mais dis-lui donc un mot, à ton père, peut-être qu'on pourrait faire des marchés... Si j'avais seulement un gendre qu'aimerait la culture, j'te garantis que l'Pit Brunet verrait jamais *une* d'mes érables...

— Éphrem, encore du lait?

Marie, à même la terrine de fer-blanc, emplissait les tasses.

Après la soupe aux pois, fumante et grasse, la mère Siméon apporta des grillades de lard et du bœuf bouilli, une lèchefrite pleine de carottes, de fèves en cosse et de navets, où chacun puisa librement.

— Qui veut des marinades? dit encore Marie, qui avait l'œil aux mangeurs.

Puis ce fut le dessert, que quelques-uns remplacèrent par des beurrées de graisse de rôti. Il y avait des confitures et de la compote de rhubarbe, du lait caillé qu'on mangea saupoudré de sucre d'érable. Les rires emplissaient la cuisine. Ainsi qu'il convient, madame Beaudry s'excusa de n'avoir

She's just the mother, the more
the important not the name

pas grand'chose, bien que ses abondantes provisions, comme celles de toutes les fermes canadiennes, eussent nourri un régiment.

Le dîner avalé, les hommes attelèrent. À l'époque des travaux, les repas sont courts, car il importe de presser l'ouvrage durant le beau temps.

On se remit à la tâche, hommes et chevaux suaient sans se plaindre.

* * *

Marie, la dernière des filles, portait à boire aux moissonneurs. Elle allait d'un champ à l'autre, se baissant pour une fleur, un nid de pinson construit au ras le sol. Des chardonnerets se poursuivaient. Marie remarqua des talles de fraisiers qu'elle ne connaissait pas. Près d'un amas de cailloux, sous un orme, elle attrapa un moineau blessé par la faucheuse.

Éphrem travaillait maintenant avec Noël Longpré.

— Un beau brin de fille, dit-il à son compagnon comme elle les quittait, et qu'a pas l'air fier !

— C'est vrai que c'est une belle fille... Les créatures, c'est pas ce qui manque à la maison.

— Elle a fait des progrès depuis un an... Ce n'était qu'une enfant, et la voilà grande comme sa mère, bientôt prête à marier...

Indifférent, Noël commanda les chevaux :

— Coq ! marche un peu ! Pitro !!!

Les bêtes, tirant le cou, rangèrent la charrette près d'un nouvel alignement de veilloties. Les poitrails luisants frémissaient. Éphrem *donnait* toujours, de la même allure lente et sûre, s'essuyant parfois le front du revers de la main.

Le soleil descendit peu à peu derrière le bois, mettant un fond d'or aux panaches des ormes et aux cimes coniques des pins. Mais tant que le jour dura, hommes et femmes restèrent à leur besogne.

II

Le père Siméon vieillissait.

Sa vie durant, dans toute sa force d'homme, il avait travaillé sans relâche, se multipliant de l'aube à la nuit, n'embauchant de l'aide qu'aux semailles et aux récoltes. Mais après une attaque de paralysie, deux ans auparavant, le médecin lui avait recommandé de la prudence.

Il ne suffisait plus aux travaux de la terre et n'avait pas de grands fils pour le secourir. Sur six enfants qui lui étaient nés, cinq étaient des filles. L'aînée demeurait à Saint-Nazaire, mariée à un notaire, et Marguerite, la troisième, enseignait à la petite école. Quant au garçon, dernier venu, il atteignait onze ans et commençait à peine d'aider.

Le vieux cultivateur redoutait une chose : être forcé de vendre. Il songeait bien, depuis quelque temps, à se défaire de l'érablière,

dreads fear's Selling

mais cela lui coûtait comme de s'arracher un membre. Né sur sa terre du rang de La chute, à quatre milles de Saint-Éphrem d'Upton,¹ il l'avait eue plus tard de son défunt père, la chérissait dans chacune de ses mottes.

De santé meilleure, il eût gardé le bien familial jusqu'à ce que son fils lui succédât. Mais ses forces, chaque jour un peu plus, le laissaient. Non seulement il n'avait pas de gendre capable de le remplacer, mais ses filles, élevées au couvent, montraient peu de goût pour la vie campagnarde. Aussi envisageait-il avec une terreur farouche la perspective de finir ses jours au village, en rentier, un damier crasseux sur les genoux.

Sur la terre des Beaudry, la fenaison durait depuis cinq jours. Sautillant sur le siège du grand râteau, ou juché à l'avant d'une charrette, le petit Raymond conduisait les

¹ Dans le pays, on dit Saint-Éphrem, Upton, ou Saint-Éphrem d'Upton, indifféremment.

chevaux. La pluie était toujours à craindre et le père avait hâte d'en finir. C'est pourquoi il avait demandé Éphrem Brunet.

* * *

En arrivant le surlendemain, Éphrem chercha Marie des yeux. Elle vint bientôt, armée d'une fourche à trois dents, et coiffée, comme ses sœurs, d'un chapeau de paille jaune. La rosée de la nuit mouillait le sol, des buées blanches flottaient sur la rivière. Du foin, en couche épaisse sur la prairie, montait une odeur humide, végétale, qui parfumait l'air du matin.

Tous fanèrent, car les hommes ne pouvaient rentrer les herbes trempées. Seul le père Siméon faucha le long du chemin, sur les revers du fossé, coupant le foin mêlé de chiendent, les chardons aux yeux bleus, les framboisiers sauvages et les pousses d'orme. Il s'arrêtait de temps en temps pour aiguiser sa faux, et l'acier criait au contact de la pierre.

Un soleil pâle troua le ciel gris. À mesure qu'il réchauffait, les insectes sortirent des trous et des fentes. De petites mouches noires harcelèrent les chevaux.

Éphrem, à chaque coup de fourche, manœuvrait pour se rapprocher de Marie. Il la rejoignit bientôt. Ils abandonnèrent la rangée remuée, s'attaquèrent aux andains inégaux, faits la veille par le père Siméon dans les creux et les montées. Les sauterelles vertes bondissaient autour d'eux. La vesce fleurie, au loin, semait de neige pourpre les talus. Un mulot effrayé trottinait entre les tiges coupées. Quand les fourches se mêlaient, Marie éclatait d'un rire perlé, en cascades, qu'Éphrem ne connaissait pas.

— Je n'ai jamais aimé les foins comme cette année, confia-t-il enfin.

Mais elle ne saisit pas le sens de ses paroles. Des brunelles poussaient ça et là leurs têtes roussies. L'odeur du mil mûr prenait aux narines. Et comme le soleil montait, plus ardent, Marie alla quérir de l'eau.

*Les sauterelles (grasses) d'automne
sont composées aux choses de
la terre.*

Ainsi que la veille, le travail se prolongea dans la soirée. On soupa à la lumière des lampes. Seulement, Éphrem ne partit pas tout de suite comme les autres soirs. De son coin d'ombre, les bras croisés, il épia Marie qui essuyait la vaisselle, s'acharnait à polir les verres. Pour la première fois de sa vie, il s'intéressa au traintrain de ces occupations féminines.

La dernière charrette, enfin, fut à l'abri. Il n'était pas tombé une goutte d'eau. Chevaux et bêtes à cornes furent mis à l'herbe dans le premier champ fauché. En un coin de la grange les fourches s'assemblèrent. Et le père Siméon, heureux de la besogne accomplie, se dirigea vers la maison.

— La mère, cria-t-il, tu vas servir à boire à la compagnie... Pas un qu'a pas mérité ça...

On entra. Les filles apportèrent de ces gros verres à poignée qu'on achète pleins de moutarde et qui entrent ensuite dans le ménage. Les hommes s'essuyaient la figure

*life revolves
around
nature*

de mouchoirs écarlates. Le chien haletait, content lui aussi, la langue pendante.

— Qu'est-ce que vous prenez? demanda la vieille femme. J'ai du sirop de vinaigre et du vin de pissenlits. Ceux qu'ont soif, c'est de le dire.

Elle monta de la cave deux bouteilles, blanches de poussière et de fils d'araignées, les déposa fièrement sur la table.

— Tiens, la Jeanne, fais les honneurs...

Le maître reprit la parole:

— C'est de la belle qualité de foin qu'on a cette année, mais ça ne bat pas ce que j'ai vu de mon temps. Pour dire le vrai, voilà vingt ans que ça ne donne plus comme autrefois. Alors, les champs étaient à pleine clôture dès la mi-juin, les brins poussaient si drû que le tonnerre aurait pas coupé ça... Le père chez-vous, Éphrem, a connu ce temps-là... Ça poussait beau alors!

Il ferma les yeux, absorbé par ses souvenirs. Il passait rarement deux jours sans regretter les années disparues, et comparait

*Memories are always better
than life*

Complément

sans cesse les récoltes d'alors avec celles du présent, la race des animaux, la force et l'endurance des hommes. Mais il parlait sans amertume, avec une conviction naïve, fier de la supériorité de sa génération.

La mère Beaudry cassa encore du sucre du pays, disant simplement :

— Ceux qui désirent des croquettes, vous avez beau...

À six heures, Éphrem annonça qu'il parlait.

— Reste donc à souper, invita le fermier, chez-vous attendent pas après toi... Tu sais, il n'y a pas de gêne...

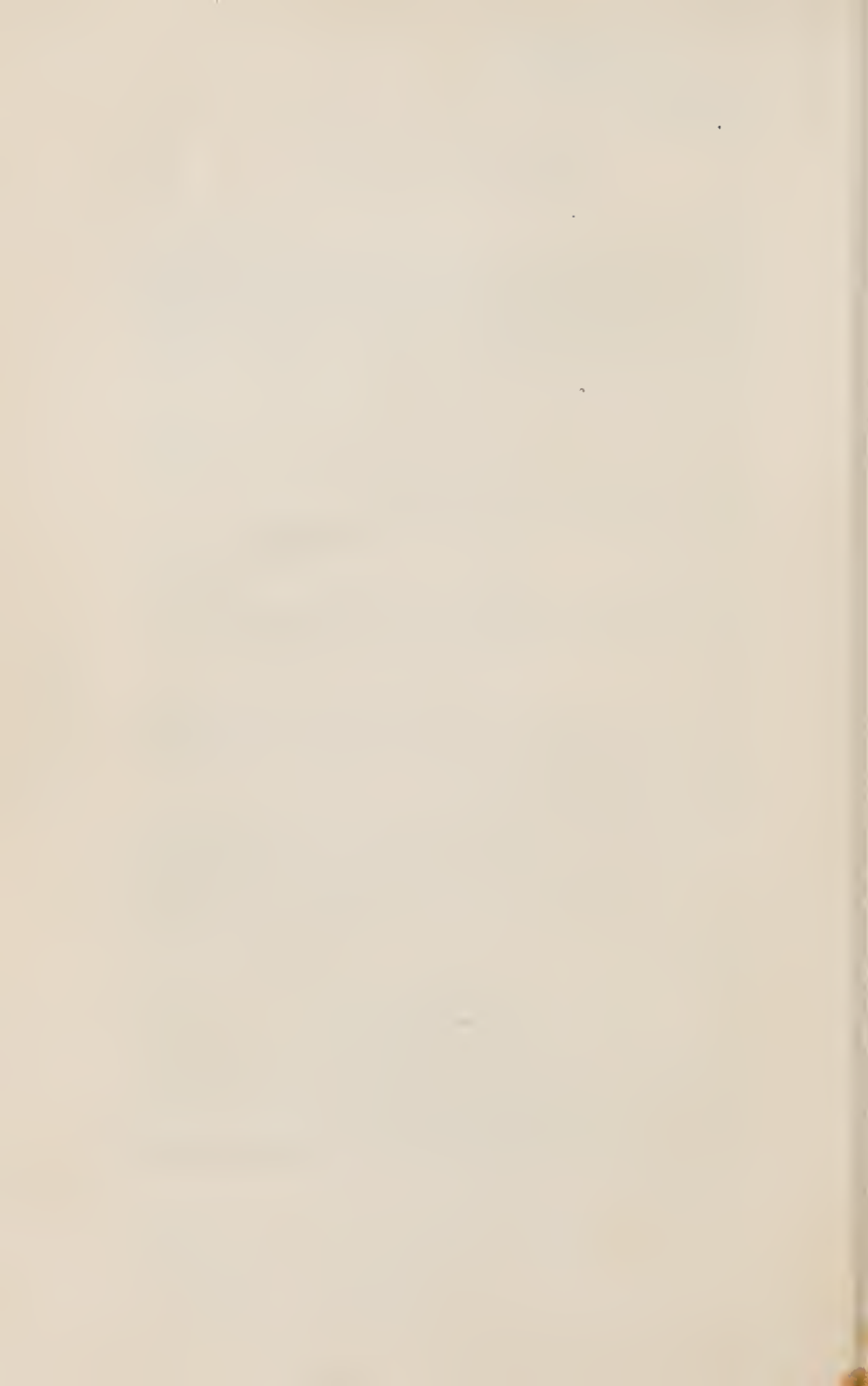
— Bien le merci, mais je reviendrai un autre tantôt... Et si vous avez besoin d'aide un de ces matins, envoyez-moi chercher par le garçon...

Il se tourna vers Marie, qui serrait dans l'armoire une pile d'assiettes.

— Bonsoir tout le monde, dit-il sur le seuil.

— Bonsoir, Éphrem...

— Si t'as du regret? insista le bonhomme.



III

Les foins terminés, le père Siméon retrouva sa belle humeur. Il ne parla plus de céder l'érablière, élaborait au contraire des projets d'avenir. Avec l'aide de Noël, qu'il embaucherait de nouveau à la fonte des neiges, il pourrait entailler, bouillir, couler du sirop comme dans le bon temps. Il mit en lieu sec des pièces de cèdre dont on ferait des chalumeaux.

Deux fois le jour, il vendit sa production de sucre. Telle quantité aux marchands du village, telle autre aux commerçants de Saint-Hyacinthe et de Montréal. Du beau sucre, sans tache, d'un grain si doré ! Le sirop donnerait aussi, comme il disait, une bonne poignée de piastres. Et il souriait à l'idée de se retrouver dans son bois d'érables, chaussé de bottes de cuir, faisant d'un tronc à l'autre la cueillette de l'eau sucrée.

À son voisin Brunet, qui s'enquit un jour de ses intentions, il répondit princièrément :

— Mes érables sont plus en vente. Le vieux vieillit, mais il a encore du nerf, et j'espère ben, si Dieu me donne la force, de bouillir mon sucre une cinquantième fois... Je travaille à la cabane depuis que je me rappelle et j'aurai bientôt mes soixante... On n'est pas d'hier... nous autres...

— Avez-vous pas dit au garçon que vous songiez à vous défaire de la sucrerie?

— Ça, c'est vrai, mais j'ai plus idée de la laisser aller... Je vas essayer encore une saison... pis... si toutefois j'me sentais pas capable...

Août était maintenant commencé. Le splendide épanouissement de l'été mettait au cœur des hommes un grand calme, une joie de vivre qu'ils démêlaient mal. Les arbres étaient lourds de verdure, les rivières chantantes, les blés gonflés. L'après-midi, les cigales descendaient le long des troncs. Le père Siméon, redevenu optimiste, frottait l'une contre l'autre ses mains calleuses.

*les saisons = le cycle de la vie humaine
par moi*

Il voulut faire moudre, avant les travaux d'automne, une quantité d'avoine qui lui restait de l'année précédente. Il porta donc le grain au moulin.

Des cultivateurs étaient là, venus de loin pour la plupart, qui attendaient leur farine pour repartir. Ils parlaient entre eux, par phrases courtes, alignés sur les bancs de bois qu'avaient polis et repclis des générations d'habitants. Tous fumaient, les uns des pipes de plâtre culottées, les autres des pipes noires en merisier, dont le tuyau se perçait sous la dent. Dans un coin le poêle à bavette. Partout collée aux murs et aux cadres des fenêtres, accrochée aux poutrelles, recouvrant les meules et les sacs entassés, une épaisse poussière blanche. Quelques pigeons bleus, entrés par un carreau brisé, cherchaient des grains sur le plancher.

Le moulin de La chute existe depuis bientôt cent ans, jeté sur la rivière Noire, à quatre milles de Saint-Éphrem d'Upton. C'est les moulins qu'il faudrait dire, plutôt que le moulin. On y trouve une énorme scie ronde

qui taille en planches les troncs apportés de la forêt, des meules pour broyer le grain, des machines qui cardent la laine grasse des moutons. Remarquablement situés, mus par l'eau que retient une digue, les moulins desservent à la fois les paroisses de Saint-Éphrem, de Saint-Liboire et de Saint-Valérien. Les gens y viennent chaque année de six lieues à la ronde, à des époques fixes, par habitude autant que par besoin.

Le père Beaudry toussotta pour souligner son arrivée. Rien ne bougea sur les bancs, mais quelques voix saluèrent. Le bruit des machines assourdissait les gens.

— Quarante minots d'avoine, dit le vieux, s'adressant au meunier. Où mettre ça ?

— Sans attendre réponse, il commença de décharger les sacs remplis, les empila les uns sur les autres.

— Belle journée !

Le meunier, un petit homme à figure ronde, acquiesça de la tête et demanda :

— Est-ce pressé, ou si vous le viendrez prendre à temps perdu ?

—C'est pas pressé effrayant... d'un autre côté...

Il ne finit pas la phrase, mais se laissant choir sur un des sacs, les jambes tordues sous lui, il murmura entre deux gémissements :

— Damnation ! ça va encore me reprendre...

C'était son vieux mal, la deuxième attaque depuis trois ans.

Il se lamenta quelques minutes, puis se calma. Et quand il parut souffrir un peu moins, deux hommes le placèrent dans sa voiture, avec précaution, le conduisirent chez lui.

— Faudrait toujours, dit-il en chemin à ceux qui l'accompagnaient, qu'ils moudent c'te grain-là d'ici huit jours.

IV

— J'suis venu m'informer si ça va mieux, dit Éphrem, et pour savoir si vous avez besoin de moi?

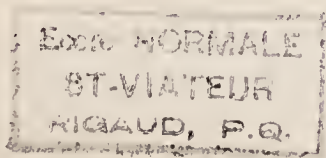
Marie, qui venait de soigner les poules, les regardait se disputer les grains épars. Elle leva les yeux.

— Ça va tel que tel, mais le docteur n'a pas l'air content... J'crois que notre pauvre père est mal pris... Le docteur Fortin ne voit rien de dangereux pour le moment, mais il défend au père de toucher à l'ouvrage pour longtemps... Entres-tu à la maison?

Il ne tenait pas à entrer et voulut la retenir.

— Combien avez-vous de poulets, cette année? C'est encore toi qui t'en occupes?

— C'est toujours moi... Faut dire que ça été chanceux... J'ai mis à couvrir cent cinquante oeufs, et vingt-cinq à peine n'ont pas



été bons... Mais je t'assure que c'est de l'ouvrage, élever un lot de poulets comme ça... Tiens, regarde les coqs!

Les coqs, deux cochets aux pattes trop longues, avaient l'air pressés de s'arracher les yeux réciproquement. Ils sautillaient sur place, bec à bec, dressés sur leurs ergots, comme mus par des ressorts. Des mères-poules gloussaient, entourées de couvées tardives écloses à la dérobée. Les autres volailles happaient les grains avec gourmandise.

Comme Éphrem ne parlait pas, Marie répéta son invitation.

— Viens donc à la maison... Papa aimera à te parler... il a toujours eu de l'amitié pour toi...

Mais en face du malade, Éphrem ne fut pas à l'aise. Il ne savait que lui dire. L'air de la chambre, affadi par l'odeur des médicaments, le surprit aussi désagréablement.

— Ça ne va pas trop mal, m'sieur Beaudry ? demanda-t-il.

— C'est pas encore trop pire, mais on n'est pas faraud... Encore mon insécrable de paralysie... Moi qu'étais si bien depuis le printemps, comme un jeune... c'est décourageant!

— Faut pas vous désâmer comme ça, m'sieur Beaudry, c'est rien qu'une passée... ça va revenir... Et si quelque chose vous tracasse, pour les travaux ou le train de chaque jour, vous n'avez qu'à le dire... On vous aidera, le père et moi, on n'est pas regardants...

— C'est bon de vous autres, mais j'ai Noël qu'est pas mal capable sur la terre, et j'suis pas pour être malade longtemps...

Le jeune homme enfonçait dans une chaise à bras couverte de cretonne. Il regarda les catalognes mauves du plancher, le rameau bénit du mur, le couvre-pieds fabriqué de chiffons multicolores, où il crut reconnaître des fragments de vieilles robes et de chemises oubliées. À la tête du lit, un crucifix de plâtre ouvrait ses bras miséricordieux. Com-

me chez-lui, comme dans toutes les maisons d'alentour, des calendriers coloriés, dons des épiciers et bouchers, conservés religieusement d'une année à l'autre. Sur la commode massive, aux tiroirs vastes comme des huches à pain, une cloche en verre préservait des mouches un bouquet de fleurs cirées.

À deux reprises, Marie replaça les oreillers qui soutenaient son père. Elle donna au malade une petite dose de strychnine. Et quand Éphrem partit, elle le laissa sortir seul. Mais elle le rejoignit dans la cuisine.

Des nuages montaient à l'horizon. Le jardin dormait. Les poules, sentant la pluie, se vautraient dans la poussière du chemin.

— Va mouiller sûr, remarqua Marie, la volaille s'empoussière et les feuilles tournent...

— Et on a eu tantôt une *sorcière* que la terre en revolait au pignon des bâtiments... Ça marchandait depuis le petit jour, mais voilà que ça regarde mal... C'est juste si j'aurai le temps de me rendre...

Il se dirigea vers la barrière, revint sur ses pas.

— Si tu n'as pas de compagnie, dimanche après-midi, et que ça t'adonnerait de faire un tour au village, je pourrais te prendre avec une autre des filles... Je ne veux pas te mettre à la gêne, mais si le cœur t'en dit, tu as beau... J'ai un agrès nouveau depuis dimanche huit jours, et tu sais que ma petite *café* ne dort pas sur le chemin...

— C'est trop de bonté, mais pas d'express pour moi... J'ignore si je pourrai laisser, par rapport au père... C'est moi qui en prends soin... Mais tu peux venir pareil, papa sera bien aise d'avoir quelqu'un pour parler.

* * *

À la mi-août, le malade n'était pas mieux. Il ne se levait qu'à grand'peine, soulevé par toute la maisonnée.

Mais au temps de la moisson, il tempêta de l'aube à la nuit. Qui allait couper son

grain, le rentrer, qui donc pourrait battre au moulin, faire les labours d'automne ? Ce n'est pas Noël, un garçon de dix-sept ans, qui se chargerait de la besogne. On ne pouvait compter sur Raymond, un enfant ! Et si l'orage prenait quand l'avoine ou l'orge serait couchée sur le sol ! Il fermait alors les poings comme pour battre quelqu'un, se raidissait.

— Non ! faudra que j'y aille, faudra que j'y aille ! ils pourront jamais arriver seuls ! Noël, Éphrem, des garçons vaillants, mais des jeunesses, et qu'ont sûrement pas les capacités d'un vieux ! Oh ! dans mon temps, j'aurais jamais cru à une misère pareille !

Quand il avait prononcé ce mot : *Dans mon temps !* quand cet homme usé s'était reporté, ne fût-ce qu'une seconde, à l'époque de sa belle jeunesse robuste, il sentait en lui-même un apaisement. Il se remettait à sa fenêtre, d'où il contemplait les hirondelles perchées sur les fils téléphoniques, la fumée diaphane des cheminées, les poulettes qui tiraient du sol des vers roulés en boule. Et il fumait son

éternelle pipe, chargée vingt fois le jour à même un gros pot de grès, plein de tabac haché, âcre et brun, qu'il tenait à portée de sa main.

De l'autre côté de l'eau, sur les hauteurs où Toussaint Gaudette fauchait son blé, le père Siméon suivait les mouvements de la lieuse. Elle déployait les ailes en s'accompagnant de son bruit d'énorme crécelle. Les champs descendaient en pente molle jusqu'à la rivière, où les vaches buvaient lentement, se battant le ventre de leur queue. L'air était doux, le ciel nuancé délicatement, et les feuilles des arbres, à travers lesquelles filtrait un soleil jaune, bruissaient comme de l'or léger.

Ce spectacle ne suffisait pas à son impatience. De sa canne, — une canne à bout ferré qui servait depuis un siècle à tous les impotents de la famille, — il frappait nerveusement le plancher. La plupart du temps, c'était Marie qui venait. Il la questionnait sur le travail accompli depuis le matin, lui

confiait des achats urgents et des ordres à transmettre. Des fois, elle lisait pour lui, ce qui l'endormait invariablement. Elle le quittait alors et reprenait son travail interrompu.

Éphrem venait de temps à autre, mais les deux hommes avaient peu de choses à se dire. Le vieux, comme tous les malades condamnés irrémédiablement, exposait des projets nombreux.

Un soir, le médecin le trouva plus bas. Il exigea jusqu'à nouvel ordre un repos absolu. Autrement, il ne répondait de rien. Il annonça enfin que le fermier devait renoncer à cultiver sa terre.

C'est pourquoi le vieux Siméon, impuissant et maugréant, ne trouvant d'autre solution au problème de sa vie, acheta un emplacement au village.

V

Marie partie, le rang de La chute devint intolérable à Éphrem.

Il accomplissait mécaniquement le travail quotidien de la ferme, parce que ce travail était partie intégrante de sa vie, mais sans y mettre l'intérêt d'autrefois. Peu communicatif de nature, il parla moins que jamais. Si bien que les siens s'en inquiétèrent.

— C'est comme s'il avait perdu un pain de sa fournée, disait la mère. J'sais vraiment pas ce qu'il a... C'est pas de son naturel, et ça me tracasse...

Les pluies d'automne commencèrent, noyant la contrée. Les fossés débordés, l'eau se répandit dans les champs, et la campagne fut bientôt couverte de lacs, de toutes grandeurs et de toutes formes, dont la surface mobile se plissait au vent. La pluie tomba jour et nuit, lente et froide, fine comme une trame de soie.

Des ruisseaux coulèrent dans les pentes, charriant de la terre brune. La glaise des routes, pétrie sous le sabot des chevaux, délayée en une pâte molle, s'étala en mares visqueuses. Les maisons se courbaient sous le ruissellement, et les arbres isolés des cultures, dressant vainement les bras contre les nuages, tremblaient sous l'eau glacée.

Ce déluge prit fin. Sauf quelques flaques boueuses luisant parmi les sillons, la campagne ne fut bientôt qu'une glèbe amollie et grasse, fumante au soleil matinal. Craignant l'averse imprévue autant que les gelées précoces, les hommes s'empressèrent de faire les guérêts.

Pierre Brunet avait décidé de labourer ses prairies, dont le rendement en foin ne suffisait plus. Aidé de ses quatre garçons, il éventra cette terre autrefois vigoureuse, épuisée par des gestations répétées, que ses blessures neuves reféconderaient. Ils allaient tout le jour, le père et les fils, mains rivées aux mancherons des charrues, assurant leurs pas dans les sillons.

Éphrem suivait machinalement son attelage. Il ne formait qu'un avec la charrue et les bêtes, tant les mouvements, sans heurts, s'adaptaient et se complétaient. Les perche-
rons tiraient en courbant l'encolure, d'un effort régulier; le soc fouillait la terre détrempée, s'allumait d'une étincelle au frottement des cailloux.

À la lisière du champ, tandis que leur conducteur dégageait la charrue pour la tourner, les chevaux piétinaient, levaient la tête en dressant les oreilles. Puis au commandement bref d'Éphrem, ils reprenaient leur tâche, le poitrail tendu, jusqu'à l'heure où le soleil, bas sur l'horizon, éclairât les labourés d'un dernier rayon.

Les corneilles étaient parties, les jours plus courts.

Quand il allait au village, Éphrem ne manquait pas de se rendre chez ses amis. Les Beaudry habitaient, rue de l'église, la traditionnelle maison du cultivateur retiré, bordée d'un jardin propre aux plates-ban-

des rectangulaires. Éphrem avait l'illusion d'y revivre le passé. Les meubles étaient les mêmes et l'aménagement intérieur ne différait guère de l'ancien. Il s'asseyait à la table de cuisine, ou près du vieux Siméon, dont la vie, pour une bonne moitié, se passait maintenant aux fenêtres.

Le père demandait des nouvelles de là-bas, voulait savoir où en étaient les travaux, car il n'avait pu se décider à vendre. Omer Chaput, qui avait pris sa ferme à moitié, était-il intéressé à l'ouvrage, et tenait-il les choses en ordre?

À chaque visite, avec des mots différents, les mêmes questions se répétaient. Car elles résumaient les raisons que Siméon avait désormais de vivre.

Marie se joignait à eux volontiers. Pour la retenir, Éphrem contait les mille détails de la vie du rang. Il parlait des occupations des voisins. Celui-ci se construisait une étable neuve, selon les devis du gouvernement; celui-là, qui avait perdu un bœuf racé, en

avait acheté un autre. L'autre jour, les enfants avaient été chercher des noisettes à l'extrême bout du petit bois, près des îles. Les moutons de Chaput continuaient à sauter les clôtures. Marie l'interrogeait parfois, curieuse de menus faits qu'il n'eût pas mentionnés.

Mais elle ne se départissait pas de son calme familial, de ses manières simplement fraternelles. Elle restait celle qu'on doit aimer comme une sœur, dont il ne faut pas espérer troubler la quiétude.

Et le jeune homme, chaque fois, se promettait de ne plus la revoir. Il fuirait cette fille si sage, ses yeux qui le subjuguèrent, ce pur visage où il cherchait l'éveil d'un sentiment plus doux. Mais il revenait, parce qu'il l'aimait, et gardait une lueur d'espoir.

Un jour, il ne la trouva pas à la maison. Partie pour Saint-Nazaire, elle devait y passer la semaine chez sa sœur. Éphrem causa avec le vieux, mais les éternelles questions de celui-ci l'ennuyèrent. Il le quitta de bonne

heure. Roulant sur la route durcie, au trot rapide de sa jument, il se demanda ce qu'elle pouvait faire là-bas, à cette même heure où il avait l'âme remplie d'elle?

* * *

*rose naturel etc
14 vie*
Après la messe, le dimanche suivant, il n'écouta pas les annonces du crieur, mais se rendit tout de suite chez ses amis. Marie ouvrit. Elle portait une robe de serge bleue, aux lignes simples, qui lui donnait un petit air de citadine. Éphrem le remarqua.

— Comme voilà longtemps qu'on t'a vu ! dit-elle en l'apercevant. Tu as dû tous nous oublier?

— As-tu fait un bon voyage?

Le père Beaudry, qui arrivait aussi de l'église, tendit ses mains gourdes à la chaleur du poêle. Le temps était maintenant très sec, et de légers flocons de neige flottaient parfois dans l'air, comme des graines mûres de pissenlits au mois de juin. Il gelait

et ne à la terre

souvent, et une buée humide, le matin, masquait les vitres. Le vent soufflait du nord. Les pas des villageois, sur les trottoirs de madriers, sonnaient avec un bruit creux.

— C'est pas chaud, hein? fit le vieux. Si ça continue deux jours pour de bon, c'est sûr que la rivière prend. C'était déjà gelé au ras les bords, hier matin... Tiens, 'Phrem, viens donc t'assire...

Éphrem prit la chaise indiquée, sortit du tabac de sa poche.

— Vous n'essayeriez pas un bon tabac pas trop fort? demanda-t-il au père Siméon. Rien que de la belle feuille sans coton, récoltée chez-nous?

— C'est pas de refus.

Marie avait commencé de mettre la table.

— Vous allez m'excuser dit-elle, mais il faut que je travaille ; l'ouvrage n'ira pas seul.

Puis se tournant vers Éphrem:

— Tu dînes avec nous autres? Sans cérémonies... tu es de la famille...

Vers deux heures, elle accepta l'offre d'une promenade en voiture. Une fois le village parcouru, ils descendirent la côte qui longeait l'église et le cimetière protestants, trot-tèrent allègrement devant le bureau de poste et la salle paroissiale, la maison du docteur Fortin, gagnèrent la route de Saint-Théodore.

C'était froid. Marie rabattit son chapeau de feutre. La jument courait, légère sur ses pattes fines, et un souffle vif brûlait la peau. Ils rencontrèrent des gens qui se rendaient aux vêpres et qui, tous, les saluèrent de la tête. Ils dépassèrent les bas-fonds appelés *les Carrières*, où les femmes, à la fin de juillet, s'approvisionnent de framboises. Mais comme le temps refroidissait encore, Marie voulut retourner.

— Si cela te plaisait, proposa Éphrem, je pourrais te prendre de nouveau dimanche prochain.

— Merci, pas pour l'autre semaine, car j'irai probablement à Saint-Nazaire, chez

Herminie. Mais dimanche quinze jours, je ne refuse pas... Si tu ne changes pas d'idée?

À la maison, il entra un moment pour se chauffer.

— J'allais oublier, dit subitement Marie, de t'inviter pour la Sainte-Catherine. Jeanne a coiffé la sainte le 13 septembre, et on a décidé de la fêter... N'oublie pas de venir, de même que les autres garçons chez-vous... Nous aurons de la tire en masse, et comptons sur vous tous pour la manger...

Up to now.

Johnson - but Johnson in the
state that he can't learn
it anymore

Johnson is trying to count up the

le curé → internal part
their lives

VI

Le curé du village était d'une trempe comme il ne s'en bâtit plus. Passant la soixantaine, il était chauve, passablement myope, et d'une simplicité naïve qui attestait l'inépuisable bonté de son âme. Au reste, ferré sur le droit canonique et la théologie. Il aimait les fleurs et les jardins, élevait des poules, préparait inlassablement, dans le secret de son cabinet, quelque sermon interminable.

Fils de paysans, élevé sur la terre, il s'était donné profondément à son peuple, qu'il connaissait dans l'âme. Il savait rire avec lui, sans ignorer ses peines ni ses misères. En morale, sa doctrine était sévère; il n'entendait point qu'on lésinât avec le bon Dieu. Mais sa générosité native tempérerait les emportements où l'on croyait discerner un excès de zèle. Cet homme, parfois rigoriste dans son ensei-

gnement, se trouvait au confessionnal des trésors de mansuétude. Car il savait infinie la miséricorde de Dieu, et innombrables les faiblesses humaines.

Où il excellait, c'est dans la charité. Ce prêtre était un saint. Après quarante ans de travaux apostoliques, tour à tour vicaire et curé dans une douzaine de paroisses, il n'avait pas un sou vaillant. Il vivait seul avec une acariâtre ménagère, maigre, cassée et ridée, qui lui reprochait du matin au soir, douze mois l'an, ses libéralités désordonnées. À force de l'écouter, il ne l'entendait plus. Quand elle le harcelait trop, il promettait de s'amender et de ne plus récidiver. Mais au premier mendiant il eût donné sa bourse et son manteau.

Et la vieille femme se lamentait :

— Mon pauvre monsieur Beurivage, car il s'appelait Beurivage, — Joseph-Ludger-Magloire Beurivage, — c'est-y Dieu possible d'avoir pas plus d'caractère et de précautions pour vos vieux jours... Vous v'là

un homme presque fini, et vous avez rien devant vous, pas plus qu'les quêteux qui cognent à la porte... J'veus ai pourtant assez répété, — l'bon Dieu m'entend d'son ciel,— d'être prudent et de penser à l'avenir... Mais non... vous serez bientôt su' l'chemin, su' l'chemin, su' l'chemin...

Il essayait de l'apaiser, disait cent raisons de ne pas s'inquiéter. N'avait-il point confiance en la Providence? Et quel prix Notre-Seigneur attachait au verre d'eau donné en son nom! D'ailleurs, le Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel et vêt les fleurs des prés n'abandonne pas ses enfants. Et que lui importait de finir à l'hôpital ou ailleurs? Il concluait inmanquablement sur cette parole, célèbre dans la contrée:

— Moi, je veux mourir sur une pailleasse qui ne m'appartient pas...

Enfoncé dans un fauteuil de cuir pelé, un après-midi, il récitait tranquillement son bréviaire, la calotte ecclésiastique protégeant sa calvitie. Le timbre sonna.

— Encore un mendiant qu'a pas déjeuné, bougonna Lucie, et qui vous arrachera un pan du presbytère...

Il ajusta ses lunettes, regarda l'heure à l'horloge du mur, mais termina son psaume avant de se lever. Il ouvrit.

— Bien le bonjour, monsieur le curé...

— Bonjour, Siméon... On ne vous voit guère de ce temps-là ! Est-ce le froid qui vous amène ?

— C'est le froid et c'est pas le froid... Mais je voulais vous parler, j'ai pensé d'venir...

Ils s'assirent l'un en face de l'autre, le prêtre à son bureau plat, l'homme devant, embarrassé de ses jambes.

— Ça sera betôt l'hiver, commença le paysan ; y a sur la terre, depuis la gelée de la nuit passée, une mousse fine comme de la neige... Les herbes sont de grands fils blancs... Et les maisons craquent qu'on dirait des *avertissements*.

— Et ça va bien chez-vous ? Madame Beaudry n'est pas mal ?

Il connaissait ces habitants canadiens, paisibles et madrés, descendants de Normands pour un grand nombre, qui ne répondent point aux questions et partent du déluge pour exposer une idée. Il vivait avec eux, parlait comme eux, gagnait leur confiance en se mettant à leur portée.

Le vieux, enfin, se décida :

— C'est pour une affaire qui m'tracasse la tête depuis quelque temps, par rapport au jeune Éphrem Brunet... Il était not' voisin sur not' terre et n'a pas cessé d'fréquenter la maison... C'est un bon jeune homme, ce garçon, vaillant à l'ouvrage, et qu'a des connaissances dans la culture.

Il hésita un moment :

— J'veux pas dire que je me fais des idées, mais j'me raisonne en moi-même qu'il vient pas chez-nous pour rien... J'parle pas toujours de ce que je sais, mais j'ai de bons yeux pour voir... et j'vois les choses. C'est pour la raison que je suis venu. C'est pas seulement par adon qu'Éphrem s'amène toujours

quand Marie, — c'est notre plus jeune, — est à la maison, qu'y sort quant et elle si elle sort, et qu'y veille pas si elle est partie...

— Mais si le prétendant vous va, et que la petite ne dit pas non, mariez-les, père Siméon faites des noces...

— C'est justement ça, monsieur le curé, mais, à ma connaissance, on dirait des fois que la fille a pas l'air de rien voir... Comme si elle avait les yeux bouchés... tellement que je me demande ce qu'il y a derrière ce front-là? Les créatures, c'est compliqué! Des fois, j'voudrais lui parler, mais j'sais pas comment, ben qu'elle est ma fille. Éphrem est un bon parti, et moi j'serais tout paré à les aider... J'ai ma terre de La chute que je leur passerais pour partir... je leur ferais un bon marché. Puis je pensais qu'on pourrait peut-être rester avec eux autres, s'ils voulaient... J'suis pas ben bon, mais j'suis pas encore tout à fait mort. Et il y a ma femme qui s'ennuie au village, et qui, elle itou, serait de bien du service pour un jeune

Women
are
complicated

trying to find a way
to stay on his land

ménage... Mais les affaires sont pas comme on les souhaiterait.

— D'après ce que je comprends, rien ne presse. Il est préférable de ne rien précipiter. Je ne sais en quoi je puisse être utile? Pour l'instant, semble-t-il, vaut mieux attendre et ne rien dire... Siméon, laissez faire les jeunes et le bon Dieu... les choses s'arrangeront. En tout cas, on pourra se reparler de ça. Quand le cœur vous le dira, arrêtez me voir...

— C'est ben un peu comme je pensais, mais j'aimais mieux vous parler. On attendra, monsieur le curé, on attendra, comme dans la chanson de ma jeunesse...

Il se coiffa.

— Bonjour, monsieur le curé, bien le merci... Et si on peut faire quelque chose pour vous...

Par la fenêtre, le prêtre regarda le paysan qui s'éloignait, traînant les pieds, car il n'était guère solide depuis sa dernière attaque. Une lourde voiture passa, ébranlant

les vitres du presbytère, puis la cloche du couvent appela les élèves en récréation.

De nouveau, le timbre de la porte retentit.

Lucie accourut.

— Encore un de vos sans-le-sou... Attendez... c'est moi qui vas ouvrir...

Cette fois, un homme d'une quarantaine d'années, la barbe longue de huit jours, qui ôta poliment une haute casquette de drap noir, verdie aux bords, comme il s'en porte encore dans nos campagnes, Il avait un *capot* court, doublé de peau de mouton, et des gants de travail, en cuir jaune.

— Monsieur le curé... y est-y?

— Assisez-vous, y vient...

Et elle lui tourna le dos.

Le prêtre entra.

— C'est Delphis Surprenant!... comment ça va, dans Charlotte?

— Ça va et ça va pas... vous avez peut-être su...

— Non, pas précisément... est-ce que...

— On a eu du malheur, monsieur le curé..

On a brûlé la nuit passée, et j'sais pas ce qu'on va devenir? La maison brûlée, la grange et l'étable brûlées, toute la récolte, un cheval de mort... Une vraie désolation! La femme et les enfants sont chez les voisins, et moi, j'ai pensé de venir vous trouver...

L'abbé Beaurivage souleva sa calotte, se gratta lentement le crâne, à l'endroit où resplendissait autrefois la tonsure.

— Je vais te dire ce que je ferai... Je ne suis pas riche, je ne peux te rebâtir à neuf. Mais voici ce que je pense... C'est aujourd'hui mercredi, non, jeudi... Au prône, dimanche, j'annoncerai une quête pour toi, dans le village et la paroisse. On passera de porte en porte, les gens ne refuseront pas d'aider un homme dans le malheur... Ça devrait te rapporter quelques centaines de piastres... Après, on verra.

Un moment, il prêta l'oreille, cherchant où pouvait être sa ménagère? Un bruit de casseroles, dans la cuisine, le rassura.

Il continua, baissant la voix :

*helpone
another
Comment
1857
Intelligence*

— Puis, si je peux t'aider pour partir... tu sais... un minot de patates ou deux... peut-être un capot pour les jeunes... On donne toujours, quand on veut... L'argent, la richesse, qu'est-ce que ça vaut pour le ciel? Moi, je veux mourir sur une pailleasse qui ne m'appartient pas...

* * *

Après sa visite au presbytère, le père Beaudry se rendit, de son pas lourd, au magasin d'Onésime Viau. Trois ou quatre rentiers y entouraient un damier, surveillant la partie interminable que se disputaient le marchand et son cousin le forgeron. Le vieux Siméon n'avait pas encore commencé de pousser les pions, mais il s'intéressait au jeu graduellement. À travers la fumée des pipes il suivait les évolutions lentes des pièces blanches et noires, hochait la tête aux coups douteux, se surprenait même à combiner dans son esprit, avec les jeux en présence, des problèmes de stratégie pure.

Madame Viau servait au comptoir les clients peu nombreux. C'était une petite femme propre et bavarde, qui portait des frisettes sur les oreilles comme au temps de sa lointaine jeunesse. Elle courait continuellement de son logis au magasin, du magasin à la cave, sans paraître jamais fatiguée. Depuis trente ans qu'elle débitait des biscuits, du pétrole et des cotonnades, elle connaissait la paroisse jusqu'en ses derniers rejets, savait la lignée de chacun mieux que les intéressés. Mais si elle parlait d'abondance, elle avait le sentiment des affaires et ne regimbait pas devant l'ouvrage. Aussi son paresseux de mari lui cédait-il droits et devoirs, heureux de jouer paisiblement sa partie près du poêle surchauffé.

Chaque fois que la marchande reconduisait une pratique à la porte, accumulant les civilités, il s'ensuivait un moment de tumulte. Madame remerciait, se mouchait, se confondait en témoignages de reconnaissance. Puis le calme reprenait, et l'on n'entendait

plus que les remarques sourdes des joueurs :

— J'te gagne un pion, j'te gagne deux pions...

— À mon tour, un beau deux pour trois...

— Mange ici... mange encore... j'te fais un cochon...

— Damnation ! c'est mal joué ! Ça fait rien, le lard s'vend ben !

Mais ce jour-là, le père Siméon ne pouvait concentrer son attention. Trop de choses lui trottaient la tête. Il allumait sa pipe, la vidait, toussait soudain à s'arracher les poumons. Il se leva, enfin, annonçant qu'il parlait.

En route, il murmura à part soi, entre ses dents noircies de nicotine :

— Ça, c'est pas une vie pour un homme : regarder jouer aux dames et rien faire, rien faire et regarder jouer aux dames... Sûr que j'saurais m'occuper, si j'étais seulement mon maître. Sûr que je moisirais pas comme ça entre quatre murs...

Il vent être malade

Gel together (no party)

King
Dante
Peyton

VII

La neige enfin se mit à tomber. D'abord, de menus grains clairsemés, sautillants dans l'air, qui emplirent les fentes des trottoirs et les ornières gelées. Puis le vent diminua, les flocons s'alourdirent.

La neige tomba tout le jour et la nuit suivante. Abondante et molle, ouate légère effilochée, elle couvrit lentement les choses de sa blancheur silencieuse. Il neigea doucement sur les champs endormis, sur les maisons closes où les poêles chantaient, sur les bois qui frangeaient les lointains brumeux. La campagne se figea dans une immobilité laineuse et glacée. Le soleil trouait quelquefois les nuages, éclairant de plaques lumineuses le sommeil blanc et noir des paysages.

Sur les terres, le temps de fiévreuse activité n'était plus. Une période d'accalmie s'ouvrait, traversée de réjouissances, de tra-

Nature
is given
to man
character

vaux et d'interminables jours d'ennui. À part les moutons, durs au froid, les animaux étaient rentrés depuis longtemps dans les étables; on entendait les vaches, nuit et jour, qui tiraient sur leur chaîne. Les volailles sortaient aussi, hérissant les plumes, et grattaient la neige dans le voisinage des bâtiments.

X Éphrem travaillait sans relâche, pour échapper à la monotonie des heures. Il faisait le train, trayait les vaches deux fois le jour, conduisait chaque matin le lait à la fromagerie. Avec ses deux frères, il répara les pièces de harnais brisées durant l'été, les essieux cassés, mit des manches neufs aux haches et aux pioches. On rechaussa l'écurie pour empêcher le froid d'y pénétrer. Puis les hommes pressèrent du foin, qu'il fallut charroyer au village et charger à bord des wagons. Le temps fuyait si bien qu'on se trouva à la Sainte-Catherine.

La fête chez Marie réunit une trentaine d'invités, parmi lesquels tous les jeunes du

rang de La chute. Ils arrivèrent par groupes de trois ou quatre, aux sonneries échevelées des grelots. Lucile les introduisit dans la salle à manger, où ils dépouillèrent leurs vêtements du dehors.

Jeanne, qui avait ses vingt-cinq ans depuis deux mois et demi, s'était réfugiée dans une chambre. On courut la chercher, et elle fut escortée en grande pompe jusqu'au salon double. Une adresse enluminée, — oeuvre collective de trois institutrices présentes, — lui fut lue et présentée selon le meilleur usage. Puis Joséphine Larue, cachée jusque là dans un coin, sortit de sa retraite, portant une imposante boîte de carton. Elle la déposa avec soin sur une table, et d'un fouillis chantant de papiers de soie, tira une espèce de large coiffe blanche à lisérés rouges, aux brides usagées, relique d'un autre âge découverte dans un grenier poudreux.

Avant que Jeanne pût oser un mouvement, elle fût entourée, saisie, immobilisée et coiffée, sa figure rougissante perdue dans le bonnet d'aïeule.

Alors Joséphine l'embrassa, puis la voisine de droite, la voisine de gauche, toute la compagnie. Un des garçons avait emporté son violon et joua *C'est la belle Françoise qui veut s'y marier*... On chanta en chœur les couplets. Marie profita du brouhaha pour sortir, revint avec deux platées de tire brune qu'elle passa à la ronde. Les assiettes furent aussitôt vidées qu'apportées, remplies de nouveau à la cuisine, où la mère Beaudry et ses deux belles-sœurs, près du poêle rouge, ne cessaient de mêler la mélasse brune et les amandes, d'étirer longuement, dans leurs mains enduites de farine, la belle friandise luisante.

Quelques-uns voulaient danser, mais on se trouvait trop à l'étroit pour le déploiement des quadrilles. Deux ou trois garçons exécutèrent des gigue endiablées, qui commençaient lentement, passaient vite à l'*allegro*, devenaient un enchevêtrement de pas compliqués, rapides et relativement cadencés, qui tentaient bon gré mal gré de ne pas faire

faux bond à la musique. Les danseurs étaient en nage, les poutres du plafond tremblaient, les verres s'entrechoquaient sur les étagères, pendant que trente paires de pieds battaient le parquet en mesure.

À la fin, les *gigueurs* se lassèrent et quelqu'un proposa de jouer *aux gages*. Tout le monde connaît le jeu des gages, où il s'agit de répondre à une série de questions sans dire *ni oui ni non*. Les garçons s'embarrassaient dès les premiers mots, dans l'espoir d'être condamnés à embrasser l'une ou l'autre de leurs compagnes. Ils donnaient le gage convenu et attendaient impatiemment, assis à la file, le moment béni des pénitences. Et quand Joséphine Larue, — qu'on appelait familièrement José, — déclamait de sa voix solennelle : *À qui appartient ce gage, que fera-t-il, que fera-t-elle ?* on décelait dans les yeux une lueur d'anxiété. Chacun se demandait si la main fermée de la jeune fille lui réservait une humiliation ou une joie ? Car il s'en trouvait qui devaient

baiser leur pouce ou le plancher, d'autres à qui l'on imposait de chanter le coq dans les coins. Mais la plupart des châtiements étaient d'un autre ordre, et la voix qui condamnait ne disait guère qu'une même chose, sous des formes différentes :

— Embrassera celui ou celle, qu'il ou qu'elle aime le mieux... Fera l'amour en sauvage... Mesurera dix verges de ruban avec Jeanne Beaudry... Cueillera des cerises avec sa compagne...

Les yeux pétillaient, les éclats de rire emplissaient la pièce. Suivaient de gros baisers naïfs, frustes et chastes, donnés devant tout le monde, des accolades innocentes et de bon aloi. Quelquefois, une fille un peu fière devait embrasser les garçons qu'elle n'aimait pas, et les malins riaient sous cape.

Quand onze heures sonnèrent, le réveillon fut servi, après quoi commencèrent les chansons à répondre. L'un des fils Brunet, qui passait pour une belle voix, conduisait le chœur et toute la maisonnée vociférait derrière lui.

On chanta :

Derrière chez nous y a-t-un étang,
Rouli, roulant,
Ma boule en roulant...

puis la scie du *Bonhomme* :

Bonhomme! bonhomme! sais-tu jouer,
Sais-tu jouer de ce violon-là?

.....
Tu n'es pas maître dans ta maison...
Quand nous y sommes!!!

Et, pour clore la série, l'inimitable chanson de l'*Alouette*, vive, ailée, à l'emporte-pièce, sans laquelle une vraie réunion canadienne n'est pas complète :

Alouette! gentille alouette...
Alouette! je te plumerai...

Il fallut partir. Les horloges marquaient une heure du matin, et la plupart avaient trois ou quatre milles à parcourir avant d'entrevoir la maison. Le temps tournait au froid, la neige ayant cessé de tomber. Pas de lune, mais un clair d'étoiles qui baignait la

campagne d'une lumière diffuse et douce. Chacun s'enveloppa de ses hardes, s'enfouit sous les couvertures, et les traîneaux glissèrent bientôt sur les routes blanches, avec un son perceptible à peine, moëlleux et mat.

* * *

De lui-même et de sa soirée, Éphrem était content. Contrairement à ses craintes, Marie l'avait bien accueilli. À voir les prévenances dont elle l'entourait, les sourires qu'elle ne lui ménageait point, sa familiarité discrète, plusieurs osèrent la remarque que cette jolie fille n'était pas sans amitié pour le gars à Pit'Brunet, et que ce couple était à souhait.

Dans la fuite rapide du traîneau, pendant que les grelots tintaient joyeusement, que la jument accélérât le train à mesure qu'elle se rapprochait de l'écurie, Éphrem écoutait la chanson de son cœur. Et cette chanson disait une belle fille blonde, qui avait du soleil plein les yeux, de la douceur plein son âme, et lui tendait les bras pour l'aimer.

VIII

À quelque temps de là, Marie partit pour Saint-Nazaire, sa sœur, madame notaire Melançon, étant souffrante.

D'Upton à Saint-Nazaire, par les chemins de voiture, la distance est au plus d'une dizaine de milles. Pendant la belle saison, les cultivateurs se moquent du trajet. Mais en hiver, quand le vent brûle et que la poudrière amoncelle d'énormes bancs de neige contre les clôtures, à la lisière des bois, le long des bâtiments de ferme, le charme de la promenade est d'un autre ordre. Aussi Marie prit le train pour Sainte-Rosalie, de là jusqu'à Duncan, station d'arrêt immédiatement voisine de Saint-Nazaire, qui se trouve à l'intérieur des terres.

Son beau-frère, long et placide, l'attendait. Il l'installa dans le traîneau, s'assit près d'elle, et, d'un claquement de langue,

commanda le cheval. Il s'informa de la santé du père, de la ferme, raconta comme c'était monotone en son village, plus monotone et plus endormi que dans les grosses paroisses comme Saint-Éphrem, où les trains viennent chaque jour, et où l'on a quasiment l'existence des petites villes provinciales.

Incidemment, il demanda :

— Et puis, Fernand a-t-il été te voir chez vous ?

— Non... pas encore... mais il m'écrit presque chaque semaine...

— Il est toujours à l'hôpital ?

— C'est justement ça qui le retient. Le nombre des patients a doublé depuis un mois, et comme il est chef-interne, que son assistant est malade, il lui est impossible de s'absenter. Mais il écrit régulièrement, et n'attend que l'occasion de venir...

Ils atteignaient le petit bois d'ormes, de frênes et d'érables, à la limite de Saint-Nazaire, que la route divise en deux portions inégales, sur une longueur d'un demi-mille.

Le cheval s'engagea sous les branches dénudées.

Le docteur Fernand Bellerose était un ami du notaire. Ils s'étaient connus étudiants, pendant leur vie universitaire, et, malgré la différence d'âge, avaient continué plus tard leurs relations. Le jeune médecin venait de temps à autre à Saint-Nazaire, où Marie l'avait rencontré. Plus âgé qu'elle de sept ou huit ans, élégamment mis, fin causeur, il l'avait d'abord intimidée. Mais comme il lui témoignait de l'attention, était revenu avec le désir évident de la revoir, avait même demandé l'autorisation de lui écrire, elle s'était sentie à la fois inquiète et flattée. Elle hésita avant de permettre qu'il vînt à Saint-Éphrem, parce qu'elle savait l'admiration de son père pour les vrais garçons d'habitants, et que, dans le secret de son cœur, il lui répugnait qu'Éphrem comprît. Elle avait fini par inviter Fernand, mais les circonstances, depuis, retardaient les visites projetées.

*fin de l'histoire
102
- 102
- 102
- 102*

Le traîneau sortit du bois. Une immense plaine blanche, glissant en pente douce à leur droite, s'offrit aux voyageurs. Les champs immobiles, invariablement unis, se rétrécissaient vers le lointain pâle. Les granges isolées à l'extrémité des terres, les pommiers tordus et défeuillés des vergers, les érablières au repos étaient les seuls accidents du paysage.

Le fouet du notaire siffla. Le cheval, qui avait ralenti d'allure, repartit de son trot allègre, laissant derrière lui les hauteurs. Il prit à main droite. Le clocher de l'église brilla au bout de la route.

Le village de Saint-Nazaire, dans un coin perdu des Cantons de l'Est, comprend l'église et le presbytère, la beurrerie, trois magasins dont l'un sert de bureau de poste, plus une trentaine d'habitations serrées ensemble. Un filet d'eau le traverse, qui coule comme une vraie rivière à la débâcle, s'évapore aux chaleurs de la canicule. Les enfants y pêchent au printemps, les grenouilles coassent ensuite dans les mares qui en restent.

Le notaire habitait une ancienne maison, demeure de son prédécesseur dans l'endroit, à quelques verges du ruisseau paroissial. En été, le lierre et les vignes sauvages tapissent la façade, les rosiers poussent leur floraison crème entre les planchettes des clôtures.

Marie, dégagée des robes de voiture, sauta à terre. Elle sourit à la vieille maison comme à un visage aimé. Les enfants l'accablèrent de caresses et il lui fallut embrasser consciencieusement ce petit monde. Pressée de questions, elle débita ensuite les nouvelles de Saint-Éphrem, s'enquit de la tâche qui l'attendait. Assez souvent, elle venait aider à son aînée, de santé faible, que les soins d'une famille nombreuse fatiguaient.

Le dimanche, Marie songea qu'Éphrem avait dîné à la maison, comme de coutume, et ne repartirait qu'à la veillée. Mais à l'image d'Éphrem s'opposa celle de Fernand, le médecin aux jolies manières, qui tournait si discrètement les compliments. Elle se rappela que sa sœur, ayant épousé le notaire

Melançon, avait été jalousée des filles de son temps. Et comme si elle les avait eus sous les yeux, elle vit dans son village la riche propriété du docteur Fortin, les pétunias ondulés du parterre, la petite bonne en tablier blanc, timide et grasse, qui ouvrait la porte. Serait-elle un jour, elle aussi, la femme enviée d'un professionnel? Pourquoi pas? Le démon de la vanité s'insinuait dans son âme. Mais ces considérations n'étaient pas seules à lui trotter la tête. Elle baissait les paupières, et, dans son rêve d'un instant, souriait à Fernand qui marchait à sa rencontre les bras chargés d'espoirs et de promesses.

Elle ne retourna qu'après les Rois. Entre temps, le docteur Bellerose avait annoncé sa visite pour la troisième semaine de janvier. Elle l'attendit avec une hâte mêlée d'anxiété, redoutant l'appréciation de son père, inquiète aussi de l'avenir prochain.

IX

Les Brunet coupaient des arbres.

Ils faisaient chantier chaque année, préparant leur bois de chauffage, réservant au moulin de La chute les *billots* droits, sains de l'écorce à la moëlle, qui se transformeraient en planches flexibles et jaunes, sentant la résine et le bran de scie. Le père Brunet possédait, à l'extrémité de sa terre, vingt arpents de bois debout. On y trouvait du hêtre et de la pruche entremêlés d'érable.

Dans le matin brumeux, les cognées sonnaient clair contre les troncs roides. Les copeaux, larges comme la main, volaient de chaque entaille. Un frimas blanc saupoudrait les branches, comme de sucre à gâteau.

Éphrem et son père abattaient un érable. Les taillants d'acier déchirèrent l'écorce lisse, mordirent l'aubier, entâmant peu à peu le cœur du colosse, qui tremblait de la cime aux

radicelles. Les dernières fibres craquèrent, l'arbre oscilla. Les hommes s'écartèrent, et il s'effondra avec bruit, les branches, du côté de la chute, se brisant sous le poids.

Les clochettes d'un traîneau.

C'était Jean, le dernier garçon, qui apportait le dîner des bûcherons. Ils mangeaient ainsi, quand ils travaillaient au bois, dans une cabane de planches qu'ils s'y étaient construite, et où ils se chauffaient pendant le jour.

— Le boulanger, dit Jean, est arrivé comme je m'appareillais; imaginez la nouvelle qu'il nous a contée...

— ...

— Marie Beaudry qui a un cavalier pour vrai, un docteur de la ville avec des moustaches pointues et des guêtres... Il est venu mardi et paraît que c'est sérieux... Le Toine a su ça de la Viau, qui l'a su du forgeron...

Éphrem ne dit rien d'abord, mais ses mains se ressérèrent sur le manche courbé de la hache. Il interrogea la lisière du bois, com-

me s'il avait entendu venir, se mit à ébrancher l'arbre tombé. Puis il demanda :

— Qu'est-ce que la mère a envoyé pour dîner ?

Il continua de couper les branches, commençant par les plus frêles, qu'il tranchait d'un coup, s'attaquant ensuite aux grosses et aux épaules des fourches.

Il frappait de toute sa force, pressé de finir, de fatiguer son corps pour s'empêcher de penser. Mais plus il tentait d'y échapper, plus son inquiétude le fouaillait. L'atroce chose que son frère lui apprenait ! Marie, la petite Marie, celle qu'il aimait, en voie de se donner à un autre ! Ce n'était pas possible... Et pourquoi Marie n'avait-elle jamais soufflé mot de ce docteur ? Que lui était-il au juste ? Où l'avait-elle connu ? Chez des amies, peut-être à Saint-Nazaire, où elle allait fréquemment !! Il s'expliquait maintenant les visites répétées chez le notaire Melançon.

Peut-être aussi qu'il s'alarmait à tort, qu'il n'existait rien de sérieux entre Marie et cet

étranger ! Mais pourquoi aussi, de son côté, s'était-il conduit si gauchement ? Il n'avait jamais confié à Marie qu'il l'aimait, que son amour grandissait chaque jour en lui... Pas un mot. Il eût fallu dire son secret, vider son cœur, tâcher de savoir ce qu'elle pensait, elle, et s'il avait le droit d'espérer ? Comme il avait été naïf et niais !

De l'arbre, il ne restait que les maîtresses branches, qu'on scierait au godendart. Ayant déposé sa hache, Éphrem essuya la sueur de son visage, regarda un moment le terrain dévalant vers la coulée. Les sapins, alourdis de neige, ployaient jusqu'au sol. Des pistes de lièvres, rondes, contournaient les souches, se croisaient ça et là pour se perdre dans les broussailles.

Il termina sa journée comme si de rien n'était. Avec ses frères, il abattit d'autres érables et des plaines, quelques hêtres durs à texture soyeuse. Les billots étaient mis en deux piles. D'un côté ceux qu'on destinait à la scie ronde, de l'autre les plus petits, à couper en longueurs.

Les hommes quittèrent le bois avant la brunante, prompte à tomber en hiver. Le soleil n'était qu'une tache rougeâtre, et les piquets des clôtures, depuis longtemps, n'allongeaient plus leur ombre étroite sur la campagne blanche. Le vent avait pétri et sculpté la neige. Elle dessinait parfois des courbes en arabesques, des arceaux fragiles, des demi-reliefs tremblants. Puis la plaine enneigée reprenait, doucement unie ou rayée de plis-sures fines.

Après souper, ayant changé de vêtements, Éphrem annonça qu'il allait au village. Il se rendit droit chez Marie.

Et dans le salon aux fauteuils de crin, où le bleu des catalogues jurait avec les cadres chocolat des portraits de famille, il lui révéla tout, comment il s'était pris d'amitié pour elle un jour ensoleillé de l'année précédente, quand elle portait à boire aux moissonneurs. Il lui dit qu'il l'aimait, la vénérail comme une sainte, la voulait pour femme. Il la regardait humblement, avide et pressant, la sup-

pliant de ne pas le repousser, de répondre à cet amour immense qui le dévorait.

Elle fut interloquée. Ses yeux, à mesure qu'il parlait, s'emplirent de larmes. Elle l'aimait bien, comme un frère, mais non pas d'amour. Elle n'avait jamais songé, pour eux, à la possibilité de s'aimer. Il fallait donc qu'il cessât de se tourmenter à cause d'elle. D'ailleurs, il ne manquait pas de jeunes filles avenantes et courageuses, prêtes à s'établir. Il méritait une bonne femme, le bon Dieu lui en donnerait une.

Quand il partit, elle monta dans sa chambre et pleura longuement.

X

L'hiver fut rude, mais fit bientôt place au printemps. Les jours s'allongèrent sensiblement, la neige sale fondit à vue d'œil. Ce fut le dégel, le réveil de la nature après cinq mois de léthargie. Le vent tiède remua doucement les branches; les chiens, sur le seuil des portes, dormirent au soleil, le museau entre les pattes.

La terre parut, près des bâtisses d'abord, dans les pentes et dans les champs. Un soir, la rivière gelée craqua sinistrement. La glace commença de descendre au fil de l'eau, énormes morceaux verdâtres qui s'amoncelèrent dans les courbes, amincirent au soleil, reprirent brusquement leur course vers le fleuve lointain qu'ils n'atteigneraient jamais.

Au village, le père Siméon exultait. Après les interminables journées devant le poêle, ou dans l'atmosphère suffocante du magasin

Viau, il trouvait bon de respirer l'air doux, d'aller fièrement sur les trottoirs de bois, sans crainte de glisser, assurant ses pas de son énorme canne. Il arrêtait à l'église, causait avec Jérémie Ledoux, l'aveugle du village, qui connaissait tous les paroissiens à leur marcher et se berçait patiemment sur sa galerie, du printemps à l'automne, interrogeant le monde de ses yeux morts. Le matin à dix heures, l'après-midi à cinq, on trouvait Siméon à la gare, où une demi-douzaine de rentiers comme lui, aussi affairés que désœuvrés, se croyaient tenus de constater l'arrivée quotidienne des trains. Puis il repartait en quête d'émotions, regardait fermer les chevaux à la boutique de forge, assistait chez le boucher, les jours de tuerie, à l'abattage des animaux.

Mais il s'habitua mal à cette existence routinière et vide. Quand il voyait les travaux qui s'accomplissaient sur les terres, les membres lui démangeaient. Il examinait le ciel :

— Tiens, aujourd'hui, ce serait bon pour labourer jusqu'au soir... Pas de vent, pas de nuages...

D'autres fois, il se parlait à lui-même, traçait le programme d'une journée :

— Demain, si le temps continue beau, Noël pourrait ensemer la pièce d'orge... Moi, qui m'empêcherait d'semer d'la goudriole pour les bêtes à cornes, dans le défaut d'côte. Puis, on se met à deux pour réparer les pagées des clôtures...

Il s'arrêtait au milieu de ses projets, serrait les dents, avait le geste d'asséner un coup de poing sur une table :

— Ah! vieux mécréant d'estropié! pauvre bon à rien qui s'cré encore ardent comme une jeunesse! Qu'est-ce que t'as d'affaire à manigancer des plans qui te regardent pas...

Sa pensée prenait un autre cours.

— Si c'était pas d'Marie! Dire que, si elle avait voulu, on aurait pu retourner su' not' bien, et vivre tous ensemble comme avant... Moi, j'étais paré à établir Éphrem comme mon propre garçon... Mais non! Enfin, si

elle l'aime pas, c'est elle que ça regarde, la petite! c'est pas nous autres...

La déclaration d'Éphrem ne l'avait pas surpris. Il avait deviné le jeune homme, qu'il encourageait dans son cœur. Il lui allait, ce garçon à Pit' Brunet, qui ne buvait pas, ne sacrait pas, et connaissait comme pas un son métier d'habitant. Le refus de Marie l'avait peiné comme une injure personnelle. Mais si elle ne l'aimait pas, elle ne l'aimait pas. Et il n'avait rien dit. Il ne se serait pas marié, lui, avec une *créature* qu'il n'aurait pas aimée! Et il évoquait l'époque éloignée de sa jeunesse, quand il allait veiller, avec deux ou trois jeunes de ce temps-là, chez celle qu'on appelait maintenant la mère Siméon.

Dans les jardins, les perce-neige balancèrent leurs cloches délicates, les narcisses jaunes fleurirent. À l'ombre des bois se revêtant de feuilles, dans les creux humides, les trilles blanches et roses se multiplièrent, puis les sabots de la Vierge, dont la graine

s'emploie en médecine, les grelots laiteux du muguet, les trientales étoilées.

✓ Du docteur Bellerose, le père Siméon ne parlait jamais. Celui-là venait à des intervalles irréguliers, quand les exigences de son service, — comme il disait, — lui laissaient un moment de liberté. Mais alors, le vieux se montrait peu, et on l'entendait, au fond de la cuisine, qui vidait bruyamment sa pipe. Il toussait, retoussait, crachait, si bien que sa femme, tricotant des bas de laine à côtes, le front penché sous la lampe, croyait devoir intervenir :

— Voyons ! vieux ! c'est-y qu'tu t'es enrhumé ? J'vas t'faire chauffer une gorgée de miel, ou de la mélasse avec une rondelle de beurre...

Marie, elle, était naïvement heureuse. Elle se rendait chaque soir au bureau de poste, dans l'attente inquiète des lettres d'amour. Elle ne voyait pas les garçons qui épiaient, flânant à la porte, l'entrée des jeunes filles. Cachant les enveloppes blanches ou bleues, elle entendait son cœur battre plus vite. Des

fois, plusieurs jours passaient sans apporter de lettre. Elle repartait alors lentement pour la maison. Pourquoi Fernand n'avait-il pas écrit ? Pourquoi ?

L'hiver n'était plus. Le printemps, avec les besognes qui l'accompagnent, était venu si vite qu'on n'avait guère remarqué la transition entre les saisons. Les semailles finies, les habitants profitaient des moments libres pour charroyer à la ville du fourrage et du bois. Entre temps, la terre fécondante pourrissait les grains, germes des moissons prochaines.

Et tout à coup, brusquement, les premiers jours de l'été. Chaleur humide, insectes bourdonnants et mouches en myriades, les hannetons autour des lampes, les fleurs bleues de la chicorée bordant les routes poussiéreuses.

* * *

Ephrem, taciturne, ne mettait plus à l'ouvrage l'ardeur d'autrefois. Comme rien ne

pressait des travaux de la ferme, il pêchait le long des grèves, ou se perdait dans les champs, à la poursuite du petit gibier.

Son fusil sous le bras, moins attentif aux mouvements des écureuils qu'à sa pensée, il allait à l'aventure, foulant les fraises juteuses qui s'offraient, les carottes sauvages, le sainfoin capiteux. La vie ardente de la campagne bruissait autour de lui. Dans les tail-lis, de grosses araignées vertes tendaient leurs toiles, qu'alourdissait chaque soir le serein. Le vent apportait l'odeur des feux de branches. Mais Éphrem restait insensible aux choses extérieures. Il allait pensif, en proie au mal qui le rongeaît. Un suisse nerveux, dos fuyant marqué de blanc, s'asseyait sur un piquet; des goglus se levaient dans le blé en herbe, égrenant leurs cris narquois. Il tuait rarement ces bestioles, Il se rappelait Marie cherchant des fleurs, qui avait ramassé là-bas, dans le troisième pré à gauche, un moineau jeune à la patte coupée.

XI

Le docteur Bellerose ne venait pas souvent à Saint-Éphrem. Il y descendit un frais matin, libre pour huit jours, en rupture avec ses obligations professionnelles. Marie l'attendait à la gare. Quand elle l'aperçut, il lui sembla que le paysage tournait. Vraiment, elle ne croyait pas l'aimer tant!

Elle vécut dès lors dans un monde irréel. Le soir elle se couchait en songeant aux joies du lendemain. Fernand venait après dîner, vers une heure, et l'enchantement se prolongeait jusqu'à la minute redoutée du départ. L'air léger charriait des parfums. Marie avait des tendresses neuves pour les choses. Elle disait: *J'aime les champs, les arbres, l'odeur de la campagne.* Son âme vibrerait dans les inflexions de sa voix.

Ils faisaient ensemble de longues promenades, quand la ligne des forêts lointaines,

embrumée par le soir, s'évanouissait. Les moineaux criaient dans les branches. Marie était confiante. Appuyée au bras de Fernand, absorbée par la chère présence, elle n'osait parler. Tous deux se laissaient prendre à la magie du crépuscule. Le silence grandissait, brisé par le cri mélancolique des grives. Les crapauds surgissaient dans l'herbe. Marie avait soudain conscience qu'ils s'attardaient. Ils retournaient à pas lents, désireux d'éterniser le tête à tête, traînant les pieds dans la poussière.

Il fut décidé qu'on irait à La chute. Marie voulait revoir, en compagnie de Fernand, ce coin de terre où elle avait grandi. Ils partirent quatre dans un vieil équipage emprunté du voisin. La route suivait la rivière, qui avait des remuements de moire. L'éclair bleu d'un martin-pêcheur troublait parfois la quiétude des roseaux.

Ils arrêterent chez Omer Chaput, à la maison même des Beaudry. La fermière gênée les invita à dîner, s'excusant de la simpli-

cité de sa table. Réfugiés dans un coin, les enfants dévisageaient les étrangers de leurs yeux ronds.

Madame Chaput disparut à la cave, entraînant à sa suite un garçon d'une dizaine d'années. Tous deux réparurent les bras chargés de bouteilles de cassis et de sirop d'érable, de pots de miel et de confitures aux tomates jaunes. La femme courut ensuite à la laiterie, d'où elle rapporta des œufs et du beurre. Elle eut bientôt, avec le lard cuit et la soupe qu'elle réchauffa, les éléments d'un menu soigné.

Le repas fut gai, servi dans la cuisine malgré les protestations de la ménagère. Les femmes se racontèrent les nouvelles du village et du rang. Dehors, d'imperceptibles sautes de vent agitaient les branches.

— Et votre père, demanda Chaput, il n'est pas mal?

— Il se sent mieux cet été que les années d'avant, répondit Jeanne. Mais dès que ses douleurs cessent, il recommence à dire qu'il pourrait cultiver comme n'importe qui...

— C'est vrai que c'est dur pour lui... En tout cas, vous pourrez lui dire qu'y s'inquiète pas, et que les récoltes promettent pas mal jusqu'à c't'heure... Si seulement y mouillait plus souvent...

— Marie, continua Jeanne, qu'est-ce que tu dis de la crème à madame Chaput? Faut être en campagne pour en trouver de la pareille.

Marie acquiesça, puis se tournant vers Fernand :

— Regardez la chatte, qui voudrait manger...

La chatte, une chatte d'Espagne au poil ras, se frottait l'échine aux barreaux des chaises, les yeux suppliants.

— Pauvre minette, tu mangeras tantôt... Les rois avant les princes.

Après dîner, il fallut visiter le jardin et les bâtiments. Madame Chaput fit admirer ses plants de concombres et la taille de son blé d'Inde. Marie soupesa des melons gros comme le poing, croqua des groseilles vertes.

Comme autrefois, elle chercha des œufs dans les nids du poulailler. Fernand, peu familier avec la campagne, posait des questions étonnantes. Le vent tombé, seul le feuillage des trembles remuait.

Marie proposa une promenade au ruisseau qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps. Celui-ci coule sur les pierres glissantes, ombragé d'aulnes, à l'endroit où la route décrit un coude vers Saint-Liboire. De longues herbes à certains endroits, des orties et des mûriers le cachent aux yeux.

— C'est, dit Marie, un des plus beaux endroits du voisinage. Il ne faut pas, Fernand, que vous repartiez sans l'admirer. Le ruisseau, va, vient, chante sur les cailloux moussus. Quand j'étais petite, on y prenait, toutes sortes de poissons, des achigans minuscules déjà voraces, la queue rayée de rose, des *mulets* au nez picoté, des *rase-terre* sournois, de jeunes carpes aux nageoires rouges.

Lucile et Jeanne cueillaient des marguerites jaunes le long du fossé. Les amoureux

suivaient à pas lents. On était sur le haut du jour et le soleil brûlait. Ils longèrent les champs d'orge et de sarrazin, descendirent une petite côte.

— Nous voilà rendus, dit Marie. Vous allez voir, Fernand, si j'ai dit vrai...

Le ruisseau coulait en zigzaguant, traversait la route sous un pont de bois. Il mouillait le pied des souches, se glissait par dessous les clôtures, s'élargissait en grenouillères, vertes d'herbages aquatiques et de mousses, où flottaient de petites têtes inquiètes. Puis, il formait des anses, dessinait des courbes, s'allait jeter dans la rivière.

Marie prit les devants. Les moindres détails du terrain lui étaient connus. Elle guidait Fernand parmi les bouquets d'arbustes, indiquait les meilleurs endroits où passer l'eau. Sur une élévation rocheuse, des églantines embaumaient l'air.

Marie escalada la montée.

— Comme elles sont parfumées, comme il y en a...

Elle se pencha vers les fleurs, huma l'odeur pénétrante, en cueillit quelques-unes qu'elle écrasa contre ses lèvres. Les pétales neigèrent sur le sol. Baissant les yeux, elle vit Fernand qui ramassait à ses pieds les pétales froissés.

— Qu'est-ce que vous faites-là ?

— Je suis jaloux des roses sauvages, et voudrais dérober leur bonheur...

— Taisez-vous, Fernand... c'est mal... ce que vous dites là...

Un silence tomba entre eux. La jeune fille tremblait. Fernand lui saisit la main.

— Marie... Marie... murmura-t-il.

Mais elle se dégagea d'un mouvement brusque.

— Allons-nous en, dit-elle, Lucile et Jeanne vont nous chercher...

Ils reprirent tous ensemble le chemin de la ferme. Marie avait arraché des brins de mignonette qu'elle froissait machinalement. Comme ils arrivaient à la fromagerie d'Honorius Beauregard, Lucile proposa d'aller voir les moulins.

— C'est bon.

Ils furent bientôt dans la cour où les bilots, entassés, attendaient l'époque des scia-ges. Le long d'un quai, près du moulin à farine, des jeunes gens chargeaient des sacs sur une voiture.

Le meunier sortit.

— Est-ce qu'on pourrait voir les chutes? demanda Lucile.

— Pour sûr...

Il offrit de les conduire. Dans la carderie, qu'il fallait traverser, il leur montra les machines préparant la laine pour le travail des rouets. Puis, ayant levé une trappe, il les précéda à l'étage au dessous, plein d'arbres de couche et de courroies. Une épaisse porte de bois franc, retenue par trois crochets en fer, donnait sur les rochers.

— Vous voilà rendus, dit l'homme, ce n'est rien d'extraordinaire... Vous pouvez rester aussi longtemps que ça vous le dira...

— Regardez! invita Marie.

Son bras désignait la nappe unie de la chute, qui se précipitait avec un roulement sourd, frappait le roc, rejaillissait en poussière d'eau.

Il arrivait cinq heures et le soleil couchant poudrait d'or les fuyants reflets de la masse liquide. Sur l'autre rive, vers l'est, le regard était borné par une ligné brisée de pins. Marie descendit, s'arc-boutant sur ses jambes, jusqu'à la crevasse où l'eau bouillonnait.

— C'est dans ce trou, dit-elle, que les hommes prennent les gros poissons, les brochets au nez plat, les dorés, parfois des maskinongés...

— N'est-ce pas que c'est beau ! confia-t-elle à Fernand, qui l'avait suivie.

— C'est surtout agréable d'être près de vous...

Elle ne répondit pas.

L'eau de la digue roulait dans une espèce de bassin naturel, se heurtait à d'énormes blocs de granit, s'engouffrait précipitamment, noire et glauque, dans une fissure élar-

gie chaque année. Le roc était maître partout, d'une rive à l'autre, couvert par endroits d'une mousse grisâtre et sèche. Le barrage finissait subitement et la rivière reprenait sa course. Elle contournait une pointe de roche, quelques arpents plus bas, encerclait trois îlots de suite, puis se perdait de courbe en courbe.

— Tiens, là-bas, dit Fernand, quelqu'un qui pêche...

Les yeux suivirent son bras.

Le pêcheur, debout sur une pierre, promenait lentement sa ligne au-dessus de l'eau, attentif à la corde tendue. Ses gestes se détachaient en noir sur le fond bleu du ciel. Marie reconnut la silhouette familière d'Éphrem.

— Partons, dit-elle, si on veut être au village avant la brunante...

*She and Fernand went off
from the river to the village
before dark.*

XII

— Comme ça, vous venez ?

— Mais, Fernand, savez-vous nager ? Et si je tombais à l'eau, promettez-vous de plonger après moi ?

— Promis.

— De me ramener au bord ?

— Repromis...

Marie est en train de se coiffer. Elle se sourit à elle-même, l'éclat de ses dents illumine le miroir.

— Fernand, continue Marie, je ne puis pas aller seule. Maman ne voudrait pas... Si on emmenait une amie... Raymond peut-être ?

— Venez, vous savez bien qu'il n'y a pas de danger... Et vous allez vous occuper de l'opinion, maintenant... Allons, vous êtes au-dessus de tout cela ?

La jeune fille replaça quelques mèches dorées, près des tempes, rit une dernière fois à son image.

Elle allait, mais elle n'était pas gaie. Sa mère défendait les promenades seul à seule, loin des regards et de tout le monde. Mais sa mère était absente, elle ne pouvait la consulter. Elle ne voulait pas non plus déplaire à Fernand. C'est pourquoi elle se laissait gagner, sans enthousiasme, se reprochant, en elle-même sa faiblesse comme une faute.

— Mais vous n'avez pas dit, Fernand, où vous prendrez le bateau ? Est-ce celui de Pierre Michon, ou la grande chaloupe brune des Jodoin ? C'est que j'ai peur de ça, les chaloupes...

— Quand je dis qu'il y a rien à craindre, et que j'accepte toutes les responsabilités... Vous verrez d'ailleurs comme j'ai choisi avec soin notre embarcation !

— Il fait bon, dit-elle encore. Un vrai temps pour aller sur l'eau !

Ils prirent à travers champs, ayant dépassé la voie ferrée. Un sentier herbeux, durci par le pied des vaches, conduisait à la rive.

— Voici ! dit Fernand. En bas de cette

côte, la rivière a creusé une petite baie. Dans la baie, la chaloupe nous attend. Elle appartient à mon logeur, qui me la prête à discrétion. Vous venez toujours.?

Ils s'éloignèrent du bord, l'avant du bateau se frayant un passage parmi les algues. De petites vagues clapotaient. Les rames, entamant à peine la surface de l'eau, grinçaient sur les tolets.

— Comme c'est doux, dit Marie, l'air... l'eau qui dort... la bonne chaleur du soleil...

Fernand a cessé de ramer.

— Savez-vous qu'hier, ma petite Marie, vous m'avez fait de la peine?

— Je vous ai fait de la peine?

— Mais oui! On dirait que vous ne soupçonnez rien... Ou que vous avez oublié...

Marie ne dit mot.

La barque s'arrêta au milieu de quenouilles qui se gonflaient. Un saule baignait dans l'eau sa chevelure en désordre. Des concombres sauvages y grimpaient, attachant à l'é-

corce, par d'innombrables vrilles, des feuilles pâles aux nervures délicates. Une grenouille plongeait, avec le bruit d'un caillou.

— Mais oui... ma petite Marie... les églantines roses, les pétales meurtris... vous vous rappelez.

Si elle se rappelait?

Elle revoyait la scène, Fernand agenouillé. Est-ce que, vraiment, il l'aimait pour elle-même, d'un bel amour de rêve... comme elle avait lu dans les livres? Son geste de la veille l'avait surprise, elle n'avait pas l'habitude de ces choses! Dieu sait qu'elle n'a pas voulu être brusque, mais pourquoi Fernand a-t-il agi comme il a fait? Dans son cœur, elle ne regrette pas de s'être refusée. Mais elle ne veut pas non plus avoir été pour Fernand une cause de chagrin. Et pourquoi, maintenant, l'appelle-t-il « ma petite Marie »? Sa petite Marie? Éphrem, lui aussi, l'appelait comme ça, et elle n'aime pas que le souvenir d'Éphrem se dresse entre eux.

— Fernand, je ne voulais pas vous bles-

ser... Vous avez mal compris. Oublions cela...

Sur l'autre berge, par delà les arbres, des nuages errent à la ligne d'horizon. De diaphanes poignées de ouate, qui prennent tour à tour des tons mauves et roses, s'ajourent, s'amincissent en filets de nacre laiteuse.]

— Les nuages là-bas, continue Fernand, c'est comme les rêves. Tantôt gais, tantôt tristes. On croit les tenir, ils se décomposent sous la main. Le souvenir est souvent ce qu'il en reste de meilleur... Ma petite Marie... je me demande si, après notre journée d'hier, je ne dois pas commencer à revivre les meilleurs souvenirs de notre amitié? Franchement, j'avais espéré mieux... Je m'étais trompé...

— Mais que voulez-vous dire? Me tenez-vous compte d'un mouvement rapide, brusque peut-être, — et que, d'ailleurs, je ne regrette pas? L'histoire d'hier, c'est fini... Je vous en prie, ne parlez plus comme tout à l'heure... cela me peine trop.

Sa voix tremblait. Elle ajouta, plus bas :

— C'est tellement vrai que je pourrais pleurer... N'est-ce pas que nous oublierons cette vilaine après-midi ?

— Marie, il faut dire que, depuis longtemps, je songe à vous constamment... Votre image est partie de mes plus secrètes pensées. C'est peut-être une erreur de vous confier ces choses, mais je vous dois la vérité. Au début, quand nous nous sommes connus, je ne voyais en vous qu'une enfant jolie, jolie et gaie... Vous me plaisiez. Depuis, je me suis pris au jeu, je crains de ne plus pouvoir me passer de vos yeux, du sourire de vos lèvres... de votre amour...

S'étant penché, il lui prit les deux mains, qu'elle n'eut pas, cette fois, la force de retirer.

— Ma petite Marie, savez-vous que je vous aime, que je pourrais commettre des sottises pour vous. Maintenant, dites-moi que je ne me suis pas trompé, que vous n'êtes pas fâchée de mes paroles ?

Elle ne trouvait pas ses mots :

— Fernand!... si vous saviez! Moi aussi, il y a longtemps... Je vous aimais de tout mon cœur... mais je ne suis qu'une pauvre fille de la campagne... Non... je n'osais pas penser... Tout ça, c'est des songes... vous allez retourner à la ville... vous oublierez...

Il la rassura, la consola, dit qu'elle ne devait pas douter et gâter ainsi leur bonheur. Marie, les yeux pleins de larmes, n'osait parler. Ce fut le troublant duo d'amour, vieux comme le monde, éternellement renouvelé, l'échange des espoirs, l'intime et douce communion d'âmes qui se trouvent.

Ils se dirent leurs appréhensions et leurs incertitudes des derniers mois, la joie nouvelle de se comprendre et d'envisager franchement, l'un et l'autre, ce qu'ils n'osaient évoquer la veille. Marie fermait les yeux, levait lentement les paupières, pour voir si Fernand était bien là, si elle ne s'éveillerait pas d'un merveilleux sommeil? Alors elle

souriait, et dans son sourire d'enfant simple, dans le bonheur confiant de ses yeux, son âme entière rayonnait.

S'éloignant de la rive, ils cueillirent, un peu en amont, des nénuphars qui étalaient à fleur d'eau leurs calices de chair. Fernand attachait le bouquet d'une liane.

— Comme un bouquet de mariée, dit-il.

— Mais qui n'en est pas un...

Et Marie recommanda :

— Surtout, ne dites rien de cela... Pour le moment, c'est notre secret... Vous savez comme ils sont, au village, les histoires qu'ils pourraient répandre... Pas un mot, voulez-vous ?

— Très bien, ma petite Marie.

Ils atterrirent. Et comme ils remontaient la sente battue, l'un contre l'autre, Fernand murmura, cherchant un peu ses mots, les beaux vers de Verlaine :

J'ai fait parfois ce rêve étrange et pénétrant,
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même,
Ni tout à fait une autre, et m'aime, et me comprend...

— Seulement, ajouta-t-il, je ne cherche plus... je crois que j'ai trouvé...

Il partit deux jours plus tard pour Montréal. La radieuse semaine s'était écoulée comme les autres, comme celles qui avaient précédé, comme s'évanouiraient aussi les autres qui suivraient. Marie reprit sa vie coutumière, entre sa mère, son père malade et ses sœurs. Mais le village n'avait plus la même physionomie. Il lui paraissait égayé, saturé de parfums; il lui semblait qu'on y vivait plus heureux. Dans sa mémoire, une phrase chantait:

J'ai fait parfois ce rêve... étrange... et pénétrant...

Mais elle oubliait les autres vers.

XIII

Monsieur le curé était nerveux.

Il relisait la lettre de monseigneur le vicaire-général, qui annonçait sa venue pour le samedi. Or la semaine étant celle des quatre-temps, l'arrivée de monseigneur tombait un jour d'abstinence et de jeûne. Monsieur le curé songeait. Partagé entre le souci de recevoir dignement son hôte et la crainte de la bonne, qui serait furieuse de la nouvelle, il arpentait la salle à manger. Il jetait par instants, comme pour implorer leur secours, un regard aux images pieuses des murs.

La servante parut dans la cuisine, portant de chaque main un seau d'eau.

— Lucie, une grande nouvelle!

Elle ne répondit pas, mais leva les yeux comme un chien de chasse qui interroge.

— Monseigneur le vicaire-général, dit-il

lentement, qui nous annonce sa visite. Il sera ici samedi... oui... samedi... samedi matin...

— Ah non ! par exemple ! y sera pas ici samedi matin, c'est moi qui vous en réponds.

— Voyons, Lucie, ne vous fâchez pas...

— Y peut aller se pensionner ailleurs... Vous pensez, vous, qu'on va recevoir comme ça un monseigneur, un jour de maigre, avec du macaroni et des patates pilées... Pour qu'il rapporte à l'évêché qu'votre ménagère sait pas cuisiner!! Non ! pas d'danger ! j'vous en assure ben!!!

— Vous n'avez pas coutume, Lucie, de vous tracasser pour si peu... Il y a encore cent petits plats que vous confectionnez mieux que personne, et dont monseigneur se réglera... D'ailleurs, ce sera maigre et jeûne, le seul repas du midi nous occupe...

Elle eut un regard foudroyant, resserra brusquement le nœud de son tablier et sortit en chassant de la main, d'un geste habitué, les mouches collées à la porte.

Le prêtre partit aussitôt, ses talons ferrés sonnait sur le trottoir. Il connaissait par expérience l'inutilité d'un débat avec l'acariâtre ménagère, et savait qu'elle préparait déjà, dans sa tête, le dîner redouté.

Il marchait vite, à grandes enjambées. En passant devant l'église protestante, en ruines depuis longtemps, il songea comme les étrangers n'avaient pu tenir en ce pays catholique. Dans dix ans, il ne resterait pas un vestige du temple délabré. Personne n'y venait plus. Les gelées d'hiver avaient ébranlé les fondations, la brique se fendillait, les chouettes brunes logeaient dans la charpente.

Il atteignit bientôt les limites du village, prit la route qui suivait la rivière. Les arbres immobiles étaient engourdis de chaleur. Des papillons blancs palpaient sur les pierres chaudes. Comme il n'avait pas de baptême ce jour-là, que son bréviaire était terminé, monsieur le curé continua sa promenade.

Les moineaux se vautraient dans la poussière. Il se dit que c'était signe de pluie

prochaine. Marchant plus lentement, il cassa des brins de foin à portée de sa main, arracha aux branches des poignées de cerises sauvages, acides et dures, qu'il sema devant lui. À une fourche du chemin, il aperçut des iris bleus, aux sépales veinés d'or, qui s'épanouissaient dans une mare. Hautes sur pédoncule, les belles fleurs offraient leurs cornets de velours et leurs feuilles effilées. Les abeilles affairées en sortaient les pattes lourdes de pollen.

Il entendit un bruit dans l'herbe haute. sursauta légèrement.

— Bonjour, monsieur le curé... Vous aimeriez de ces bouquets-là?

— Non, merci, je regardais seulement... Mais toi, Éphrem, qu'est-ce que tu fais là. couché dans le foin?

— Moi... rien... Je guettais la rivière en face d'ici, où il vient des fois des canards, à ce qu'on dit... Mais je n'ai encore rien vu...

Le curé eut une idée.

—Toi qui chasses, tu ne vas jamais pêcher? L'eau était pas mal haute ce printemps et le poisson a eu beau monter... Est-ce que ça été bon cette année, derrière le moulin, en bas des îles à Belval?

— Ça pas été méchant... Vous en voudriez, du poisson?

— J'allais dire que j'aurais donné gros, d'ici à vendredi soir, pour un brochet ou une couple d'achigans passables...

Il indiquait, de ses deux mains, la longueur des poissons désirés.

Éphrem promet de fouiller la rivière et les ruisseaux d'alentour. Des mouches minuscules, par essaims nombreux, flottaient dans l'air accablé. Monsieur le curé Beaurivage continua sur la route blanche.

À mesure qu'il s'éloignait du village, il se sentait plus alerte, plus libre. Il se souciait bien, maintenant, de Lucie et de ses problèmes culinaires. Le noir de sa soutane semblait retenir tous les rayons du soleil. Il oubliait la chaleur. Machinalement, il gar-

dait les yeux baissés, surveillant le sol, attentif aux moindres formes de végétation.

Autrefois, pendant ses années de grand séminaire, il s'était passionné de botanique et d'herborisation. Entre les cours de théologie et d'exégèse, il étudiait les plantes. Il recherchait les fleurs, celles des jardins et celles des champs, les mauvaises herbes et les mousses, le feuillage varié des arbres.

Plus tard, les travaux du ministère l'avaient absorbé, mais il ne s'était jamais désintéressé de sa flore canadienne. En ce jour clair d'été, pendant que les guêpes bourdonnent, que le vent chaud courbe les tiges du blé neuf et que des alouettes aux pattes fines, là-bas, au bord de l'eau, sautillent sur le sable humide, il se répète à lui-même les mots d'une langue mystérieuse : labiées, crucifères, ombelles simples ou composées. . .

De chaque côté de la route, dans les champs, les fleurs abondent. Les éternels boutons d'or et les taches blanches des marguerites, à première vue, attirent seuls les regards.

Mais le prêtre, rompu aux choses de la terre, déchiffre la campagne couramment. Tout à l'heure il a remarqué des épervières orangées, feuilles oblongues et tiges poilues, que les gens appellent bouquets rouges. Mêlée au trèfle d'une prairie, voici maintenant de l'herbe à cinq coutures, balançant sur pédoncule raide les anthères jaunes de ses fleurs. Plus loin, des grappes de patiences crépues; de la moutarde roulante et de la fausse-girolée, plantes de même famille. De la cameline, des nielles encore fermées, qui étaleront en juillet, parmi les grains mûrissants, leurs cinq pétales pourpres.

— Tout de même, songe monsieur le curé, cet Éphrem eût fait à Marie un bon époux. Ce mariage, c'était le rêve du père Beaudry... Enfin, aux jeunes gens de préparer leur nid...

Ses pensées prennent un autre cours :

— Sur quoi prêcher dimanche ? Il ne serait pas mal de donner une série d'instructions sur les commandements ; projet à étudier.

Tiens, me voici rendu chez Abraham Le-cours. Il n'était pas bien l'autre jour... Si j'entrais...

— Bonjour, monsieur le curé!

— Bonjour tout le monde! Bonjour, Abraham! Ça va donc mieux?

— Ça va un petit brin. Je pensais m'avoir éreinté il y a quinze jours, en déchargeant des poches de ciment, mais le docteur est venu et ça commence à se replacer.

— Bon! je suis bien content... J'avais peur que ce fût plus grave. À part de cela, ça marche?

— Ça marche pas mal, merci.

— Votre fille, celle qui est chez les Sœurs de Saint-Joseph, à Saint-Hyacinthe, en avez-vous des nouvelles?

— Ah oui! elle écrit... Elle est bien et prononcera ses derniers vœux bientôt... quelle date, sa mère, le 25 juillet?

— Le 26, Abraham! tu sais bien que c'est le 26!

— Si j'suis capable d'endurer le voyage, on se propose d'assister, moi et la femme....

— C'est vrai, dit monsieur le curé, voilà six ans qu'elle vous a quittés... J'oubliais, mais il faudrait bien que je sois à la cérémonie, moi aussi... J'ai plusieurs de mes paroissiennes dans la communauté ! Justement, je devais aller à Saint-Hyacinthe pour m'acheter des reçus de dîme et des formules d'extraits de baptême, au *Courrier*... Je vais attendre et tout garder pour le même voyage...

Il regarda l'heure.

— Allons, je m'amuse... Faut que je me sauve. Bonjour tout le monde !

Il se dirigea cette fois vers le village, mais se reprit incontinent à muser. Un bruit de coups répétés, rapides, contre une surface sonore, l'intrigua. Il s'arrêta, cherchant d'où cela venait.

— Un pic qui se réjouit, ou qui appelle sa femelle... On n'en voit pas beaucoup, cette année...

Puis il se remit à considérer la levée du fossé. D'une hart prise aux buissons, il

abattait les cloches renversées de la folle avoine, la sétaire qui a l'air de mil jaune, fendait parfois sur leur longueur, d'un coup sec, les feuilles charnues de bardane. Dans les pâturages, les veaux dormaient en rond, les vaches altérées se défendaient à peine contre les taons. Les étourneaux jacassaient dans les saules. Au hasard de la route, le prêtre nota encore de l'amarante et de l'herbe Saint-Jean, de jolies touffes de camomille des chiens, petites marguerites blanches à œil jaune proéminent, des tiges branchues de spargoute, et, à un endroit où le terrain s'abaisse, des verges d'or à la veille de s'ouvrir.

Aux premières maisons du village, il jeta sa branche, secoua des deux mains la poussière de sa soutane. Des nuages grisâtres filaient au ciel. Les bourgeois armés de leur pipe, les garçons en vêtements de travail, quelques jeunes filles se rendaient à la station, car l'heure des trains approchait.

Tous saluèrent le prêtre, qui leur dit quelques mots.

Au presbytère, il s'arrêta enfin, fatigué, mais content. Des éclairs de chaleur fouillaient les lointains. Et quand la bonne, dans l'encadrement de la porte, montra son visage émacié, il annonça triomphalement :

— Pas besoin, Lucie, de vous faire du mauvais sang avec l'ordinaire... J'ai commandé du poisson pour samedi...

XIV

Le vieux Siméon Beaudry s'assit lourdement, s'appuyant avec difficulté aux bras de son fauteuil.

— Eh bien ! si c'est décidé, c'est décidé ! Qu'est-ce que vous voulez que je dise ? Chacun son goût, à la fin, mais vous êtes plus des enfants... J'suis pas capable, moi vot' père si ça veut, de vous attacher ici et de vous imposer des lois... Mais j'vous dirai franchement, par exemple, que j'suis pas pour ça, j'suis pas pour ça pantoute... Maintenant, faites à votre tête, vous êtes ben libres de votre corps...

— Voyons, papa, risqua la brune Lucile, ce n'est pas qu'on veut vous contrarier, mais vous comprenez comme nous autres qu'on ne peut toujours mener cette vie ennuyante... C'est bon pour un temps, mais il faut une fin... D'abord, on n'ira pas si loin, on pourra

venir les dimanches... En tout cas, que Jeanne reste si elle veut, mais moi, je n'en peux plus...

La crise se préparait depuis longtemps. Elle avait éclaté l'avant-veille et constituait depuis, chez les Beaudry, l'unique sujet de conversation. L'affaire était celle-ci : deux des filles, Lucile et Jeanne, avaient annoncé leur intention de quitter Saint-Éphrem et de travailler en ville. Mûrissant le projet depuis des mois, elles venaient d'en faire part, non sans hésitation, aux vieux parents.

Elles ne tenaient plus au village, où les jours se succédaient, sempiternellement calmes et ennuyeux. Au cours d'une visite à Saint-Hyacinthe, Lucile avait rencontré une amie de couvent, employée dans un bureau de la ville. Celle-ci, originaire d'une paroisse voisine, encourageait la jeune fille à la rejoindre; elle lui avait même offert l'usage de sa chambre en attendant qu'elle fût installée. Les positions de bureau étant rares,

Lucile avait trouvé de l'emploi dans une manufacture de blouses pour dames. Elle avait décidé Jeanne à la suivre, et c'est alors, leur décision prise, qu'elles avaient averti le vieux Siméon.

— D'abord, continuait le père, vous êtes ben plus folles que moi de quitter un bon chez-vous pour aller manger d'la misère chez les étrangers. Ce qui vous attend, vous l'savez pas... Est-ce qu'on vous reproche quelque chose, icitte? Vous êtes pas ben logées, ben chauffées, ben nourries trois fois par jour? Si encore on mesquinait sur votre entretien! Mais non, vous avez tout ce qu'il faut et vous êtes pas contentes de ça... J'ai jamais vu une idée pareille! C'est comme j'vous dis, mes p'tites filles, vous en aurez p'têtre du regret... Moi, j'suis un vieux, et les vieux, de c'règne ici, ça connaît rien de c'que ça dit...

Il atteignit sur la table sa fidèle pipe. La mère, qui repassait placidement des ser-

viettes de toile et des taies d'oreiller, s'était tue jusque-là. Elle sortit de son mutisme :

— C'est de même, mon vieux, sert à rien de tempêter... Les enfants d'aujourd'hui, ça connaît mieux que les parents.

Ayant dit, elle échangea son fer pour un autre, plus chaud, qui attendait sur le poêle, et continua, du même mouvement inlassable, à humecter et plier son linge.

Marie entra.

— Une chance, maugréa le vieux, qu'elle ne part pas avec les autres, elle itou...

— Ne vous inquiétez pas, je reste avec vous. Si jamais je quitte la maison, moi, ça ne sera pas pour travailler à Saint-Hyacinthe...

Le vieux se retourna, le regard inquisiteur, mais il baissa les yeux presque aussitôt, affectant l'indifférence dans la crainte de paraître comprendre.

Lucile et Jeanne partirent la semaine suivante, après avoir promis de revenir tous les quinze jours. C'était maintenant le début

de juillet, et les travaux de fenaison, encore une fois, allaient occuper les paysans.

* * *

Marie remarquait, depuis un mois ou deux, qu'Éphrem venait plus rarement au village. Elle ne le voyait pas même à la grand'messe, où son assiduité était ordinairement remarquable. Cette constatation l'ennuya. Était-ce à cause d'elle, pour ne pas la rencontrer, qu'Éphrem se tenait à l'écart? Comme il avait dû, l'hiver dernier, se trouver humilié de son refus! Mais pourquoi, aussi, cette invraisemblable idée d'un mariage entre eux?

À l'image d'Éphrem, logiquement, s'opposait celle de Fernand. Celui-là, quelle tendresse ne lui gardait-elle pas? Elle avait hésité à croire qu'il pût s'attarder à sa personne. Car il devait connaître tant de jeunes filles, à Montréal, de vraies demoiselles des villes, plus élégantes et plus jolies qu'elle, plus instruites aussi, qui conviendraient mieux à

un médecin... Mais, puisqu'il venait, c'est qu'il l'appréciait. Ne lui avait-il pas défendu, d'ailleurs, de se créer des inquiétudes? Il l'aimait, il le lui avait dit; pourquoi se tourmenter inutilement ? Elle songeait qu'Éphrem, lui aussi, avait offert son amour. L'aimait-il plus que l'autre? Mais plus elle songeait à ces choses, plus elles lui paraissaient compliquées.

Marguerite, qui parlait peu, mesurant la portée de ses paroles, l'avait mise en garde contre elle-même :

— Je n'aime pas à conseiller les autres, disait-elle, mais tu devrais être prudente, avant de décider quoi que ce soit... Il ne faut pas jouer sa vie à la légère... Je n'ai rien contre Fernand, je ne le connais pas assez pour le juger... Mais je trouve, des fois, qu'il agit curieusement... Ainsi, quand il est de longs bouts de temps sans donner de ses nouvelles, après t'avoir écrit chaque jour durant une semaine... C'est peut-être un détail, mais que je n'aimerais pas...

— Il est si occupé...

— C'est comme je dis, cela n'a peut-être pas d'importance...

— Encore dans sa dernière lettre, il m'explique pourquoi il ne peut écrire régulièrement... Ce n'est pas toujours pareil, à l'hôpital... à certains jours, il n'a pas un moment...

— Peut-être que tu as raison... Enfin, tu es l'intéressée...

* * *

À La chute comme ailleurs, l'activité était grande. Éphrem ne courait plus les bois ni les grèves, mais avait repris sans enthousiasme sa tâche d'habitant.

Il se proposait un matin de faucher quand la pluie commença. Une pluie chaude d'été, qui tomba d'abord avec lenteur, se resserra, lava la campagne. Le feuillage des arbres, les champs de foin et de maïs, les légumes

des jardins, toute la verdure brilla d'un éclat inusité, comme nouvellement vernie.

Laissé de nouveau à lui-même, Éphrem alluma une cigarette. Il chaussa des bottes, enfila par-dessus ses vêtements de travail un paletôt usé qui lui tenait lieu d'imperméable.

— Je serai revenu pour dîner, dit-il à sa mère... Je n'ai rien à faire pour le moment, et vais jaser avec Richer...

Au moulin, le meunier était seul avec son employé, Donat Couture.

— L'ouvrage presse pas? dit Éphrem en entrant.

— C'est tranquille, et c'est pas un temps pour amener du monde... Si ça continue, j'vas arrêter de moudre et finir de *piquer* ma grosse *moulangé*.

Il continua son travail quelques instants, fit bientôt comme il avait annoncé.

Il s'assit sur la meule découverte, jambes écartées devant lui, et se mit à travailler, armé d'un marteau et d'un ciseau à froid, la pierre blanche polie par l'usure.

— Chez-vous, Éphrem, rien de nouveau ?

— Rien de nouveau... Le père voulait qu'on fauche à matin, mais il mouille trop pour mon goût. Ça sera rien qu'une ondée, probablement...

— C'est de valeur pour ceux qu'ont du foin sur le champ.

Adossé au rebord d'une fenêtre, Éphrem regardait cogner le meunier. Pour se protéger les yeux des éclats de pierre, celui-ci s'était affublé de lunettes épaisses, aux montures d'acier. Il tournait en rond sur la meule, de reculons, attentif aux rainures qu'il creusait. La pluie lavait les vitres. La poussière, jaillie de la mouture et des sacs continuellement remplis, blanchissait les machines et les boiseries.

— J'y pense, dit soudain le meunier, j'ai une nouvelle... As-tu su que deux des filles, chez Siméon Beaudry, sont parties à la ville pour travailler dans une manufacture ? Lucile et Marie, si je ne me trompe pas. Ma femme a appris ça d'une cousine à la mère

Beaudry, qui est venue l'autre jour faire fouler des étoffes... Paraît que Siméon n'est pas de bonne humeur tout de suite...

— J'ai rien su... Faut dire aussi que je ne vais pas souvent au village. Voilà même deux dimanches que j'entends la messe à Saint-Valérien... Ce n'est pas plus loin pour la peine, les chemins sont beaux et ça fait changement...

— Paraîtrait, à ce qu'on m'a dit, que la campagne n'est plus assez bonne pour les demoiselles... Surtout depuis que la jeune sort avec un docteur. J'oublie qui m'a ben dit ça, mais on répète encore que des noces auront lieu dans les premiers jours d'automne. Après tout, ça ne me regarde pas!

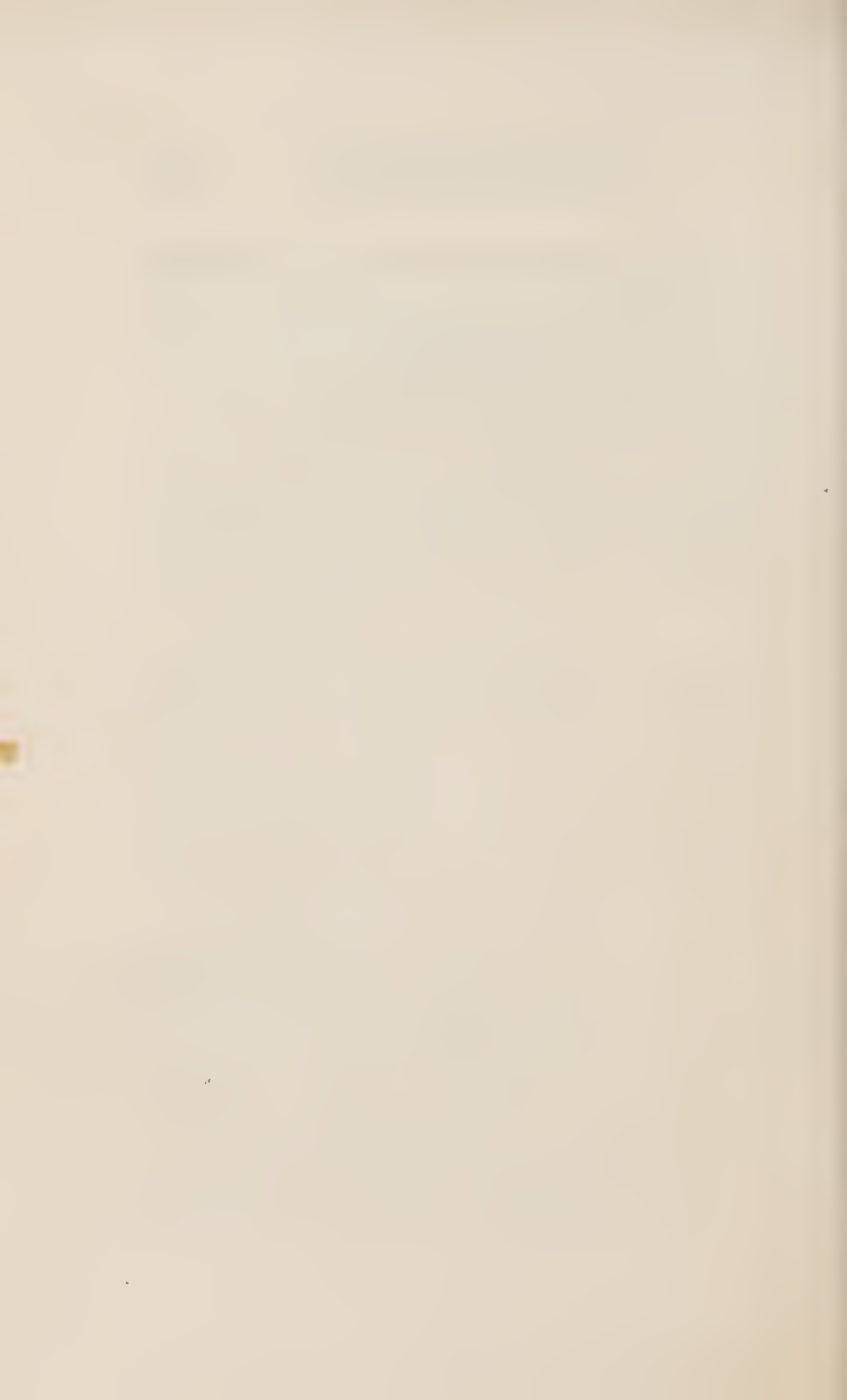
Le surlendemain, comme Éphrem revenait de l'ouvrage, sa mère lui demanda :

— As-tu su que deux des petites Beaudry, Lucile et Jeanne, travaillent à Saint-Hyacinthe? Elles ont quitté voilà bientôt huit jours.

— J'avais entendu dire ça, mais je pensais que c'était Marie, à la place de Jeanne... Du moins, c'est qu'on m'avait raconté...

— Pas une miette, Marie reste au village avec les vieux. Ça paraît pas, mais la famille diminue chez les Beaudry, bien que les filles, après tout, ne s'établissent pas souvent...

Éphrem attendit, croyant qu'elle ajouterait quelque chose. Mais elle ne parla pas du mariage probable ou prochain de Marie.



XV

Sur le quai de la gare, Marguerite et Marie se promenaient. Elles attendaient Jeanne de Saint-Hyacinthe. C'était le samedi, quelques personnes prenaient le train, mais les flâneurs étaient en nombre. Le chef de gare, casquette galonnée d'or, s'agitait comme un homme occupé; il consultait des horaires, donnait des renseignements, vérifiait l'inscription des colis. Dans la cour attenante, les chevaux rongeaient les piquets où ils étaient attachés.

Une fumée blanche annonça le train. Entre les traverses de cèdre, parmi la cendre et les cailloux, d'innombrables tiges de liniaire avec leurs grappes de fleurs jaune pâle, aux lèvres orangées. Les rails luisaient.

Dans la salle des hommes, par la porte ouverte, Marie remarqua des jeunes gens qui discutaient, animés, près d'un placard vert et noir. Elle allait passer quand Éphrem sortit.

— Bonjour, Éphrem, ça va bien ?

Il toucha son chapeau, mais n'arrêta pas. Noël Longpré, l'ancien engagé des Beaudry, l'accompagnait. Ils s'éloignèrent ensemble. Le train arriva, et les trois sœurs, bras dessus bras dessous, gagnèrent la maison.

La mère Beaudry sarclait son jardin. Agenuillée entre deux plates-bandes, elle arrachait les pissenlits et les choux-gras qui s'acharnaient, malgré sa vigilance, à croître parmi les queues des carottes et les feuilles sanglantes des betteraves. Un crapaud, gorge gonflée, sautillait dans l'allée. Des tournesols penchaient la tête, cependant qu'une araignée, pendue à un fil invisible, hissait lentement son corps en boule, ses huit pattes griffues battant l'air.

— Bonjour la mère, cria Jeanne, ne vous dérangez pas...

Elle courut à la vieille femme et l'embrassa sur les deux joues.

— Vous êtes dans votre élément ! Jardiner, sarcler, chausser les patates ou le céleri,

poudrer de vert de Paris les feuilles des groseilliers!! Vous n'avez pas eu de chenilles, cette année?

— Laisse les chenilles! Et ça va toujours, à Saint-Hyacinthe? Lucile, comment est-elle? Et pourquoi n'êtes-vous pas ensemble?

— Lucile doit aller à Saint-Pie, où ils ont des courses de chevaux. Elle part avec deux amies de la boutique... Moi, j'aimais mieux passer le dimanche avec vous autres...

— A-t-elle dit quand elle viendrait?

— Peut-être la semaine prochaine. Et papa?

— Ton père, il n'est pas trop bien... Le moins que les soirées sont fraîches, ses douleurs le reprennent et il se lamente... Pour finir, il n'est pas encore revenu de sa maladie de La chute! Le village, ça le tue... rien à faire qu'à se tourner les pouces et bayer aux corneilles! Si seulement, qu'il disait l'autre jour, une des petites filles pouvait se décider à marier un habitant, j'lui donnerais ma terre avec le roulant; j'demanderais seulement qu'un lit dans la maison,

avec mes repas. Et il s'est mis à ronchonner : Une mariée au notaire, deux qui déménagent à la ville, une autre qu'est après un docteur ! Il reste que Marguerite, mais elle a jamais sorti sérieux avec un garçon... Tu sais, on a toujours pensé que Marguerite entrerait en religion... Elle ne parle jamais de rien, mais ça nous a toujours eu l'air comme ça...

— Le docteur Bellerose est-il revenu ?

— Il n'est pas revenu, et il n'écrit pas souvent non plus. Trois semaines que Marie n'a pas eu de nouvelles... Elle ne dit rien, mais elle est inquiète...

La vieille s'était relevée.

— Regarde ces oignons qui poussent en orgueil ! Rien que des queues ! La terre est grasse et ils sont trop dans l'ombre... Des pruniers comme ça, — elle montra les arbres lourds de fruits, — c'est beau, mais ils assombrissent le jardin.

Les deux femmes marchaient maintenant côte à côte, frôlant les branches basses des gadelliers. Sur le sol humide, de gros vers gisaient, sortis de terre silencieusement.

— Les vers qui viennent respirer, dit la mère, signe de pluie ! Va-t-il mouiller demain !

Elle examina le ciel.

— Pas mal chargé là-bas ! Les habitants se plaignaient de la sécheresse au mois de juin, mais ils sont servis à souhait depuis quelque temps...

Elle continua, reprenant le fil interrompu de ses idées :

— Les amours de Marie avec un petit monsieur de Montréal, — docteur si ça veut, — on n'est pas trop entichés de ça, ton père et moi... Tu sais, ma fille, il n'y a rien comme rester avec son monde... Quand le notaire fréquentait Herminie, c'était pas pareil... Le petit Melançon était un garçon d'icitte, qu'a été élevé dans la paroisse, et on connaissait ben la famille... Mais l'autre, ça me le dit pas pantoute, et à votre père non plus... Et si Marie s'est mis dans la tête de l'aimer, son docteur Bellerose, c'est pas personne qui lui changera son idée ! Ça, on le sait... et ça nous tracasse...

— Voyons, maman, faut pas vous tourner les sangs de cette manière... Le mariage de Marie est encore loin, Fernand n'est pas même établi... Puis, à la fin, Marie ne serait pas plus mal avec lui qu'avec un autre. Sans compter que c'est un beau parti!

— C'est bon! c'est bon! beau parti si tu veux, je sais ce que je dis, et c'est pas nous autres qui déciderons rien... Je t'ai dit ce qu'on pensait, ça suffit! Surtout, répète pas un mot. Le père avait un peu idée de parler à Marie, mais moi je n'ai pas voulu. Pas pour le présent. Elle pourrait penser qu'on le fait exprès pour la chagriner, et ça serait difficile ensuite de l'amener à comprendre... J'sais pas au juste comment agir, mais j'è ne crois pas que c'est le temps. Allons! viens souper, Marie doit avoir fini avec sa table... Et dire que j't'ai pas offert d'ôter ton chapeau!

À table, il fut difficile de maintenir la conversation dans une note plaisante. Le père Siméon, ayant perdu son après-midi aux cartes, en avait naturellement contre les

gens et les choses. L'atmosphère humide augmentait aussi ses douleurs rhumatismales, particularité impropre à éveiller sa bonne humeur. Il en revenait immanquablement à la sottise de ses deux filles, qui avaient quitté la maison pour une occupation en ville, étaient loin du village, regretteraient sûrement leur décision. Il ne comprenait pas non plus que Lucile pût préférer les courses de Saint-Pie à une bonne journée près des vieux parents.

— Les enfants d'aujourd'hui, dit-il, c'est tout dénaturés... On dirait qu'ils ont des roches à la place du cœur...

La vieille femme essayait de le calmer.

— Voyons donc, Siméon ! tâche d'être moins malcommode... Pas besoin de renouer toujours les mêmes disputages... Puisque Jeanne prend la peine de faire le voyage, tu pourrais te tenir tranquille. Tu l'encourages pas à revenir, cette enfant !

Les jeunes filles appuyaient leur mère. À un moment donné, pour arracher le vieux à ses pensées tristes, Marguerite annonça :

— Je n'y pensais plus, mais nous avons vu Éphrem Brunet à la gare. Il était avec Noël Longpré... Vous vous rappelez Noël? On les a vus une minute, puis ils ont gagné le bas du village...

Ce fut désastreux.

La dernière parole était encore dans la bouche de Marguerite que le vieux terrien s'était dressé, menaçant, comme pour relever une insulte.

— Qu'on vienne pas me parler de 'Phrem Brunet, entendez-vous! Celui-là, c'est un homme! Un homme capable, qu'est bon à l'ouvrage et qu'a pas peur de travailler! C'est pas de comparaison avec tous ces petits farauds des villes, qui viennent se berlander à la campagne une semaine ou deux par été, les mains blanches comme des demoiselles du couvent, et qui craindraient de se griller la peau au soleil...

— Mais, papa! interrompit Jeanne, qui a parlé contre Éphrem?... Marguerite disait seulement qu'elle l'avait rencontré...

— Éphrem Brunet, laissez-le tranquille ! J'veux pas qu'on m'en parle... Quand il venait ici, il était pas assez bon pour vous autres... Il est parti, qu'y reste parti... Jamais vu ça, vous voilà toutes mordues pour les villes et les gars des villes. Eh bien ! restez avec vos idées de grandeur, puisqu'il y a pas moyen de vous mettre rien dans la tête, mais venez pas m'parler de la campagne et des gens de la campagne!!!

Cette argumentation terminée, il poussa devant lui son assiette.

— Moi, j'mange plus, j'ai pas faim...

— Tu ne prendrais pas des confitures aux fraises ? offrit la vieille.

— J'mange plus... j'ai pas faim...

— Des confitures qu'on a faites la semaine dernière, moi et Marie ?

— J'veux pas de rien !

Il plut le lendemain. La journée se traîna. Et quand Jeanne repartit pour Saint-Hyacinthe, elle eut comme une impression de délivrance.

XVI

Dans sa chambre, Marie pleure. Elle pleure comme elle n'a pleuré de sa vie, la poitrine lourde, le cœur secoué d'intermittentes palpitations. Au creux d'un ancien fauteuil naïvement sculpté, face à la fenêtre, elle pleure en silence, les mains abandonnées sur ses genoux.

Dehors, le jour resplendit. Les moineaux se poursuivent avec des cris nerveux, les libellules, portées par des ailes de gaze, exécutent des voltiges aériennes. Entre les volets fermés, le soleil filtre un rayon de lumière.

Les larmes, de grosses larmes salées, roulent sur les joues de Marie, hésitent aux commissures des lèvres et tombent, une à une, sur ses mains moites, sur le corsage de linon, le tablier de travail. Elle n'essaye pas de les retenir, ni de raisonner sa douleur. Elle pleure comme une enfant désespérée, im-

puissante et vaincue par une force trop grande.

En apprenant l'affreuse nouvelle, elle pensa, un moment, qu'elle s'évanouirait. Non! cela n'était pas possible! c'était incroyable! Elle avait refoulé ses pleurs dans une crispation douloureuse de tout son corps, ne voulant pas éclater en sanglots devant sa mère. Puis elle était montée à sa chambre.

Depuis, elle ne se rappelle rien, sinon qu'elle a pleuré longtemps, si longtemps que ses paupières sont meurtries. Elle secoue la tête comme pour chasser un mauvais rêve. Ce n'est pas possible! ce n'est pas vrai! c'est un cauchemar dont elle est victime! Mais le journal est là et elle relit pour la centième fois, cependant que les feuilles chiffonnées tremblent entre ses doigts:

« Monsieur et madame Gédéon Saint-
« Georges, de Montréal, annoncent le pro-
« chain mariage de leur fille, Madeleine, au
« Dr Fernand Bellerose, fils de monsieur
« Octave Bellerose, architecte, et de madame
« Bellerose. Le mariage aura lieu en l'église

« Saint-Viateur d'Outremont, le jeudi, 11 septembre, 1913. »

Et quand elle a lu, elle se murmure à elle-même, si bas que personne n'entendrait :

— Je voudrais mourir... je voudrais mourir...

Une voix, en bas de l'escalier.

— Marie! Marie! tu viens pas dîner ?

Elle se réveille brusquement. Dîner! manger! vivre!... Il s'agit bien de cela, puisque Fernand l'abandonne, puisqu'il en aime une autre! Non, elle ne dînera pas. Et à sa vieille mère qui attend, elle répond d'une voix lente, pour ne pas trahir sa peine :

— J'ai un peu mal à la tête... je mangerai tantôt... pas maintenant...

— Tu as mal dans la tête?

— ...

— Veux-tu du thé chaud, des tranches de patate pour mettre sur ton front?

— Je ne veux rien... rien... ça va se passer...

Ça va se passer! Comme si elle pouvait oublier! Comme si elle n'aurait pas dans l'âme, toute sa vie, le souvenir de son amour perdu!

* * *

La nouvelle s'est vite répandue. En province, dans les villes rurales et les campagnes, ces choses ne tardent guère. Ce que les journaux ne réussissent à faire, les langues se chargent de l'accomplir. Marie connaissait à peine son malheur que la paroisse en était informée. Des galeries, pendant que leurs doigts tricotaient des bas, les bonnes femmes s'interpellaient:

— Avez-vous su la grosse nouvelle?... Le cavalier d'la p'tite Beaudry, vous savez ben, le jeune docteur blond, qui s'marie à Montréal avec une fille de la haute!

— Vous dites pas!... Celui-là qu'était icitte l'aut'mois... C'est pas possible, ma bonne dame! Et dire qu'Marie Beaudry en

était folle... C'est pas que j'y veux du mal, mais, entre nous autres, elle tirait un peu du grand depuis qu'elle le connaissait... M'a dire comme on dit, on croirait quasiment qu'c'est une punition du bon Dieu...

Le vieux Siméon avait appris la chose à la beurrerie.

— J'sais rien de ça, répondit-il à ceux qui l'interrogeaient... C'est peut-être des histoires de ma grand'mère...

Quand sa femme, au souper, le mit au courant, il fallut accepter l'évidence. Il se rappela que Marie n'avait pas dîné, prétextant une indisposition.

Celle-ci se montra bientôt, les yeux rougis, apparemment calme.

— Tu dois avoir faim! dit la mère. Est-ce que ça va mieux?

— Ça va un peu mieux...

Mais au regard échangé par les vieux, elle comprit qu'ils savaient. On mangea d'abord en silence, chacun s'absorbant dans son assiette. Le petit Raymond, revenu d'une

promenade de plusieurs semaines à Saint-Nazaire, essaya de raconter ses vacances. Les graves physionomies, autour de la table, le dissuadèrent de prolonger les confidences. À la fin, incapable de se contenir plus longtemps, Siméon Beaudry commença :

— Ce qu'est arrivé, moi, ça me surprend pas effrayant. Depuis que je traîne ma vieille vie, c'est pas la première fois que je vois des affaires pareilles... Ce qui n'est pas comme il convient, presque toujours, ça tourne mal...

Puis s'adressant directement à Marie :

— Ma petite fille, il faut pas te désoler à cause de lui. Puisqu'il agit comme ça, c'est qu'il n'était pas assez bon pour toi... Vaut mieux que ça soit venu avant qu'après... Je l'ai toujours dit, moi,—ta mère le sait,—qu'il faut rester avec son monde... Si on est des habitants, on se contente de la vie des habitants, et c'est encore le plus sûr moyen d'être heureux... Voilà longtemps que je voulais te parler, mais ta mère vou-



Handwritten notes in French:
→ Si on est des habitants, on se contente de la vie des habitants, et c'est encore le plus sûr moyen d'être heureux...
Voilà longtemps que je voulais te parler, mais ta mère vou-

lait pas, elle attendait... J'vois aujourd'hui qu'on aurait mieux agi en te prévenant... Enfin, nous avons jugé pour le mieux, faut pas nous blâmer. Maintenant, tout cela, c'est fini... Il faut dominer ça et se faire une raison.

Après souper, ayant lavé sa vaisselle comme de coutume, Marie se rendit à l'église. Dans le silence discret, elle pria. Des vieilles femmes étaient là qui égrenaient leur chapelet, d'autres qui faisaient pieusement le chemin de la croix.

Elle pria pour ses vieux parents, pour ses sœurs éloignées, et, parce qu'elle était bonne, pour lui qui n'avait pas compris. Elle pensa aussi à Éphrem Brunet, qu'elle eût pu rendre heureux, et qui souffrait en silence; à Herminie, mère de six enfants, souvent malade.

Autour d'elle, ce n'était donc que souffrance! Que valaient la vie, les biens de ce monde, puisqu'on n'y trouve pas le bonheur? Une pensée la frappa: le but de la

vie, en somme, c'est la mort. À quoi bon le reste? Des paroles de cantiques lui revinrent: *Tout n'est que vanité, mensonge, fragilité...* Pourquoi chercher ici-bas des joies qui ne durent pas? Et la vie n'est-elle pas meilleure si l'on sait trouver sa joie dans le renoncement, dans le sacrifice de soi pour le bonheur des autres? Une douce résignation l'enveloppait. Mais elle sentait bientôt que quelque chose en elle se révoltait. Elle était trop jeune, elle avait trop soif de vivre et d'être heureuse.

Quand elle fut de nouveau dans sa chambre, elle se remit à pleurer, sur elle et son rêve perdu.

Marie reprit sa vie habituelle, mais sa gaîté radieuse n'ensoleilla plus la maison. Elle n'osait sortir. Il lui semblait que les gens la désignaient du doigt, lorsqu'elle avait le dos tourné, s'entretenaient de sa honte.

Car c'est une indignité, à la campagne, que d'être rejetée par un amoureux. Après une

aventure de cette sorte, il arrive souvent qu'une jeune fille épouse par dépit le premier venu, quitte à le regretter sa vie durant. Mais elle s'est réhabilitée aux yeux d'une population pointilleuse et mesquine; elle a prouvé que ses charmes lui permettaient d'attirer d'autres galants, de se venger, si l'on peut dire, de celui qui l'a méprisée.

Fuyant les rues du village, Marie prenait par les champs. Elle suivait ordinairement la rue de l'église, longeait la beurrerie, d'où elle piquait jusqu'à la *bricade* Bernard. Au bord de l'étang, des iris veloutés, des lis jaunes. Continuant jusqu'au bois des Warner, Marie trouvait encore des bermudiennes bleues, des anémones graciles et des gentianes, des liserons. Elle revenait par la route, à la tombée du jour, portait ses fleurs au presbytère, recommandant à la servante :

— Pour l'autel de la Sainte-Vierge...

Un soir, comme elle revenait d'une de ces courses, sa mère lui apprit qu'Éphrem était

parti pour l'ouest. Il travaillerait aux récoltes de la Saskatchewan, Noël Longpré l'accompagnait. Le père, naturellement, avait su la chose au magasin Viau, pendant qu'il surveillait une épique rencontre de dames entre le forgeron et un nommé Gaudreau, natif de Saint-Jude, arrivé depuis peu dans la paroisse.

— On demande j'sais plus combien de moissonneurs, ajouta la vieille, dans les territoires du nord-ouest... Le blé pousse en masse et les cultivateurs manquent de monde pour le récolter...

— C'est donc pour ça que nous avons vu Éphrem à la station, la fois que nous attendions Jeanne... Vous vous rappelez, il était avec Noël... Ils venaient sans doute d'acheter leurs billets, ou de prendre des renseignements sur le voyage.

— Ça devait être ça.

*Éphrem Longpré
est le forgeron*

XVII

Lors des moissons, Marie passa une quinzaine à La chute. Bien que madame Chaput l'invitât depuis longtemps, elle n'avait su, d'une chose à l'autre, se permettre cette échappée. S'ennuyant au village, elle fut contente de se distraire. Elle pourrait en outre aider à la fermière, surchargée de travail à cette époque.

À se revoir sur la terre et dans la maison paternelles, la jeune fille fut prise d'une joie d'enfant. On lui donna son ancienne chambre, et elle eut un peu l'illusion, malgré l'arrangement différent et les visages moins familiers, de se retrouver trois années en arrière. Elle visita les pièces une à une, renoua connaissance avec les paysages que découpaient les fenêtres. Elle monta jusqu'au grenier poudreux, aux solives tendues de toiles d'araignées, découvrit des livres écornés, d'anciens meubles disloqués, de

pleins sacs de noix longues à l'écale amère et dure.

Les Chaput, gens dans la quarantaine, étaient aussi honnêtes que pauvres. Éprouvés par des malchances successives, ils avaient dû abandonner leur terre et cultivaient à moitié celle du père Siméon. Les deux familles se connaissaient bien, la femme Chaput étant du même âge qu'Herminie Beaudry, madame notaire Melançon.

— Comme ça donc, dit Omer Chaput, tu viens nous aider à récolter ?

— Eh oui ! je viens reprendre la vie des habitants, celle d'autrefois, où l'on se lève quant et le soleil et se couche après une bonne journée. Comme je m'ennuyais à la maison... c'est pas mal tranquille... j'ai pensé de venir ici... Madame Chaput aura de l'ouvrage à préparer le manger pour tout le monde, à prendre soin des enfants et des volailles... Comme elle me demandait depuis longtemps, j'ai décidé de venir lui aider. J'ai roulé mon paquet... deux tabliers... une robe... et me voilà !

— T'es bienvenue, mais pas besoin de te croire obligée de gagner ta pension... Une de plus, une de moins, ça paraît pas gros, je t'assure, quand la maison est pleine... Tu travailleras si ça te le dit, mais si ça te le dit pas, c'est encore pareil...

— Pour sûr, reprit madame Chaput, qu'elle n'est pas pour se lever le matin à cinq heures et se mettre à faucher... Si ça l'amuse, tu la laisseras conduire les chevaux... Des jeunesses qu'ont pas travaillé sur la terre depuis des années, ça n'est plus accoutumé à l'ouvrage dur et ça serait vite morfondu...

Malgré l'opposition de la fermière, Marie voulut avoir sa tâche. Elle s'occupa dans la maison et prit charge de la basse-cour. Elle avait toujours aimé les volailles : les poussins soyeux qui vous picotent les lèvres, les pigeons bleus des toits, les pintades qui se perchent sur les clôtures pour annoncer le mauvais temps.

Quand elle soignait ses protégés, les moineaux ne manquaient pas de se joindre à la

fête. Ils suivaient les poules gloussantes, s'écartant de côté d'un petit saut brusque, pour échapper aux becs meurtriers.

Marie se plaisait à ces occupations, qu'elle avait connues, puis abandonnées pour devenir une demoiselle du village. Elle était dans son milieu. Au bout de quelques jours, à mesure qu'elle se rapprochait de la terre, elle fut étonnée de sentir comme elle l'aimait encore. Elle regardait longuement les arbres, le vert sans limite des champs, les crépuscules dorés. Ils avaient tant de parenté avec ses souvenirs ! Elle analysait mal ce qui s'agitait en elle, mais, sous la poussée d'un atavisme terrien vieux de quelques générations, inconscient et profond, elle démêla le regret, encore imprécis, de ne plus vivre la vie splendide et libre des campagnards. Elle riait au soleil matinal, savourait le jeu du vent dans ses cheveux. Et parfois, dans le calme des soirs paisibles, elle se sentait comme un désir immense d'êtreindre et d'embrasser les paysages.

— Le rêve du père, pensait-elle, était de ne jamais partir d'ici. Il avait raison... Mieux que nous autres, il comprenait le charme de ce pays... son âme y était attachée...

Elle donna la nourriture aux gorets et voulut traire les vaches. Celles-ci arrivaient à la file, des pâturages où elles broutaient depuis le matin, le pis gonflé gênant leur marche. Elles buvaient à l'auge de bois, les naseaux frémissants, se rangeaient à l'extrémité de l'enclos. Dans les chaudières luisantes, le lait tombait avec un bruit argentin, qui devenait mat et très doux. Marie le sentait fuir entre ses doigts, tandis que les bêtes, d'un coup de queue arrondi, balayaient les mouches de leurs flancs. Elle aimait la tiède caresse du lait, l'heure calme, les gambades des génisses. Quand les chaudières étaient pleines, une mousse blanche dansait à la surface. On les apportait à la maison, et les chats, flairant le lait chaud, ronronnaient de convoitise.

Marie avait toujours gardé de l'attachement à ce sol où plongeaient ses racines. Mais ce sentiment devenait plus intense. Elle essayait de le raisonner. Pourtant, il n'avait tenu qu'à elle de vivre là, maîtresse et reine du domaine, avec le souvenir de sa jeunesse et la mémoire des ancêtres défunts. Elle n'avait pas voulu. Elle savait que son père lui aurait donné la terre, à la condition qu'elle y vécût, et qu'il pût, lui, le vieux cultivateur, y terminer ses jours. Elle avait refusé.

Car il aurait fallu épouser Éphrem Brunet, idée qui lui avait paru ridicule. Elle n'aimait pas Éphrem. Du moins, elle avait cru ne pas l'aimer, et elle se reportait aux circonstances de leur rupture. Était-elle, maintenant, aussi sûre d'elle-même? Elle se prit à imaginer l'existence avec lui, dans ce cadre de La chute où chaque arbre, chaque pierre, chaque tournant de chemin vivait d'une vie forte.

Quand les hommes arrivaient des champs, bercés sur une charrette, il lui semblait

qu'Éphrem allait en descendre avec les autres, qu'il courrait à elle, l'appelant *ma petite Marie*. Elle s'abandonnait à ce rêve, mais le visage de Fernand, souvent, surgissait dans sa mémoire. Des larmes venaient. Elle songeait que ce visage était fourbe, et que son sourire mentait. Mais elle l'avait aimé, une blessure saignait en elle. Ne l'ayant pas connu, elle eût peut-être accepté Éphrem, serait heureuse. Ce dernier était loin; reviendrait-il jamais? Elle se demandait si elle n'avait pas commis, sans en mesurer l'énormité, la grande erreur de sa vie?

Des fois, Omer Chaput la questionnait:

— T'aimerais pas ça, une vie indépendante sur une belle terre à toi, avec un homme et des enfants? Pourquoi que tu te maries pas? C'est le temps quand on est jeune; plus tard, c'est trop tard...

Il ajoutait aussitôt, une lueur de tristesse dans les yeux:

— Moi, c'était l'ambition de ma vie... Mais, nous autres, on est des malchanceux... On est nés pour un petit pain...

Marie ne répondait pas, détournait la conversation :

— Aujourd'hui, disait-elle, j'ai mis à mûrir au soleil trois douzaines de tomates vertes... J'ai aidé madame Chaput à arracher son céleri...

L'un des enfants intervenait :

— As-tu vu l'oiseau bleu, depuis hier ?

L'oiseau bleu, c'était une sittelle de la Caroline, une de ces mignonnes sittelles bleu-cendré, à l'œil vif, au bec effilé, qui vivent au pays toute l'année. Elles grimpent aux arbres vivement, en avant ou de reculons, agitant leur queue courte. Elles s'agrippent au-dessous des branches comme les mouches au plafond, inspectent l'écorce dans ses plis et replis, à la recherche d'insectes.

Les enfants avaient attiré l'oiseau à l'aide de fânes et de glands doux. D'abord craintive, la sittelle s'était apprivoisée peu à peu, au point de prendre ses noix sur la galerie. Elle les fixait dans les fentes des arbres et, à petits coups de bec, en brisait l'écale.

Dès son arrivée, Marie fut initiée au mystère de l'oiseau bleu. Elle s'amusa comme les autres à le nourrir de sa main. La sitelle était une amie, et chacun de s'informer quand elle était hors de vue.

Un jour, Jean Brunet vint à la ferme pour emprunter une pièce de harnais.

Les oies coururent sur lui, jars en tête, le cou allongé et la langue sifflante.

— Comme il ressemble à son frère, pensa Marie. . . Les épaules carrées, les lèvres minces, les mêmes yeux bruns et timides.

Et elle demanda au jeune homme :

— Avez-vous souvent des nouvelles d'Éphrem, depuis qu'il est parti ?

— Non, il n'a écrit qu'une fois, de Winnipeg, et on n'a rien reçu depuis. . . Il a demandé si on te voyait ? Éphrem, il est comme nous autres, pas fort sur l'écriture. Mais n'empêche pas qu'on aimerait à connaître où il est, s'il n'est pas malade ? On ne sait jamais. . .

Donc, Éphrem pensait à elle, puisqu'il

s'était informé! L'aimait-il toujours? Elle eut envie de demander son adresse, n'osa point. Pourquoi faire d'ailleurs? Car elle n'aurait pas écrit. Mais comme elle eût voulu voir l'absent près d'elle, parler avec lui d'autrefois, des choses qu'ils s'étaient dites... Ce qu'elle éprouvait ne pouvait être de l'amour, mais elle ne savait pas, ses sentiments se mêlaient. Le souvenir de l'autre amour était aussi tellement présent et douloureux! En tout cas, ce qui était sûr, c'était le dévouement inlassable d'Éphrem... Elle se demanda, avec inquiétude, si être aimée ne valait pas encore mieux que d'aimer?

— Connais-tu notre oiseau bleu? demanda-t-elle à Jean.

— Celui qui vient chercher des noisettes?

— Penses-tu qu'il est fin, et pas farouche! L'autre jour, il s'est posé sur le bord de la fenêtre.

Elle eut cette curieuse idée que l'amour était comme l'oiseau bleu. Il se confie et se reprend, s'apprivoise doucement et rede-

vient farouche, pour un rien, un geste qu'on n'a pas voulu, un éclat de voix...

Elle poussa la barrière du jardin, où madame Chaput arrachait, pour les brûler, les pieds secs et tordus des tomates.

— Je peux prendre des fleurs?

— Tant que tu voudras.

Elle en cueillit une gerbe énorme, reines-marguerites et glaïeuls, digitales blanches et ~~petites~~ alysses jaunes, des capucines orange, bronze, cramoisies, qu'elle mit ~~toutes~~ ensemble, fouillis de couleurs et de parfums, dans les bras de Jean.

— Pour ta mère, dit-elle, un souvenir...

Il lui sembla qu'elle réparait, auprès d'Éphrem, quelques-uns de ses torts.



XVIII

L'été mourut dans la splendeur des frondaisons mûres. Tandis que les érables s'ensanglantaient, les ormes blondirent, les chênes se teintèrent de rouille. À l'orée du bois, au pied des souches, les champignons blancs, amollis, s'affaissèrent. Les feuilles tombèrent des arbres en tournoyant, roulèrent sur le sol avec un bruit de papier froissé.

Presque chaque soir, Marie se rendait à l'église. Depuis qu'elle avait cessé d'enseigner, Marguerite l'accompagnait. Elles marchaient parfois jusqu'au bureau de poste, l'endroit fréquenté, revenaient par le haut du village. Elles allaient seules. Les promeneurs étaient peu nombreux, la fraîcheur des soirs effarouchant les rentiers.

Du docteur Bellerose, Marie n'avait plus entendu parler. Elle ne s'expliquait pas encore la conduite de Fernand, qui l'avait quit-

tée brutalement, comme un enfant jette des jouets brisés. Elle essaya d'oublier. D'autre part, Éphrem Brunet n'écrivait pas, ni à son père ni à personne; on commença de s'inquiéter. S'il lui était arrivé malheur, pensa Marie, s'il était malade? Cette pensée la bouleversa. Elle eût été responsable de beaucoup, car c'était à cause d'elle qu'Éphrem était parti. Si elle l'avait encouragé, si elle n'avait laissé fuir le bonheur, tout cela n'aurait pas été. Mais elle avait préféré s'abandonner à la chimère, offrir son cœur à un indigne. Elle expiait.

Depuis le dernier séjour à La chute, elle comprenait mieux. Le contact avec la terre, mère aimante, l'avait amenée à se ressaisir. Avoir rêvé d'une existence au loin, incertaine et trompeuse, quand elle avait eu à sa portée plus qu'il ne faut pour être heureuse! Elle se méprisait de n'avoir su ouvrir les yeux.

Elle se confia à Marguerite, qui était du même avis.

*à la chute - la mère
et la fille*

— Naturellement, dit celle-ci, ces choses ne me regardent pas... Je n'aurais pas tenté non plus de te conseiller... Mais je sais bien que moi, si j'avais songé à rester dans le monde, je n'aurais jamais voulu vivre dans un autre milieu que le mien... Bien sûr qu'on se bâtit des châteaux en Espagne; c'est le sort de tout le monde... Mais n'est-il pas mieux d'être heureuse avec peu, dans un entourage modeste, que de se sentir isolée, sans véritable tendresse, parmi les trésors de l'univers?

Marie lui donnait raison.

Dans sa chambre, le soir, elle lisait parfois. Une phrase de l'*Imitation* l'avait frappée: *Armez-vous de confiance et préparez-vous à souffrir encore davantage*. C'était là, pour un chrétien, le résumé de la vie. Elle avait souffert, mais qu'était-ce que sa croix, en comparaison de tant d'autres? La souffrance était le sort commun. Il fallait l'accepter et, malgré tout, vivre sa vie, accomplir sa part de bien, éviter de se consumer en

regrets stériles. Et l'*Imitation* disait encore : *Embrassez-vous donc du désir d'avancer parce que vous recevrez bientôt la récompense de vos travaux, et qu'alors il n'y aura plus ni crainte ni douleur.*

Elle s'accoudait à la fenêtre, ayant soufflé la lampe, analysait les bruits nocturnes. Depuis longtemps, les grillons ne crissaient plus dans les fentes des pierres. Un cheval martelait la route, une rumeur distante, confuse, révélait la rivière grossie par les pluies. Marie se rappelait d'autres soirs, en été, où elle avait ainsi prolongé sa rêverie. Fernand venait de la quitter, elle berçait son cœur à la chanson joyeuse de l'amour... Mais pourquoi revenir sur ce passé ? C'était fini. Des chats en maraude pleuraient dans les jardins détruits. Les étoiles glacées tremblaient au ciel trop bleu.

Un soir, Marguerite vint la trouver. Elle était un peu triste, mais calme.

— J'ai pris une décision, dit-elle, j'entre au couvent. Il y a longtemps que je réfléchis.

chis, je me sens chaque jour plus déterminée, plus sûre de moi-même. Le monde ne me dit rien. Je ne le méprise pas, mais je n'y trouve point de satisfaction. J'ai enseigné, je crois que je retournerai à l'enseignement. Je demanderai mon entrée dans une communauté de Saint-Hyacinthe, les Sœurs de La Présentation ou de Saint-Joseph, je ne sais encore... Qu'en penses-tu?

Marie ne paraissait pas entendre. Elle froissa des mains les plis de sa jupe. Puis elle murmura, les yeux détournés :

— Je n'avais plus que toi, et tu vas partir... Enfin, si c'est ton goût, ta vocation...

— Je puis tarder, mais cela devra venir... Toi, tu te marieras un jour, tu fonderas une famille... Alors, rien ne me retiendrait à Saint-Éphrem. Il y a bien nos vieux parents, mais ils comprendront. Ce sera un sacrifice, pour eux comme pour moi. Il faudra y consentir. Il faut savoir s'oublier.

— En tout cas, promets-moi que ce ne sera pas tout de suite. Je me sens trop lasse, je ne voudrais pas rester seule ici.

— Tout de suite, non... Mais au printemps, guère plus tard qu'en avril...

— Depuis que Lucile et Jeanne sont parties, c'est terrible comme la maison est grande, vide... Dans chaque pièce, dans le moindre objet, je sens vivre un peu de nos sœurs absentes... Il y a aussi le souvenir d'Éphrem que je rencontre dans la maison. Hier, nous étions tous ensemble, jeunes, joyeux; nous sommes maintenant séparés, à peu près perdus les uns pour les autres. C'est une nouvelle vie qui en remplace une autre. Le passé valait mieux que le présent. Je voudrais me revoir à La chute comme autrefois, dans notre vieille maison mal peinturée, aux lucarnes profondes, aux plafonds bas, où l'on sentait une vie chaude, où c'était chez-nous...

— Ce que tu dis est vrai. Nous vieillissons, la jeunesse fuit rapidement, même si sa forte impression demeure en nous. En vérité, rien ne compte que la valeur que nous donnons à notre vie. C'est pourquoi nous devons gaspiller le moins possible du temps...

*The past is always better
than the present*

Maintenant, couche-toi, tâche de dormir, cela te calmera.

Et avant de partir, elle recommanda :

— Garde pour toi ce que je t'ai dit... Je parlerai moi-même à maman, plus tard, quand le temps sera venu.

XIX

L'abbé Beaurivage monta dans un tramway. Arrivé à Montréal de la veille, il essayait d'expédier dans le minimum de temps une série de courses incroyables.

Il avisa tout à coup un travailleur qui regardait dehors, le visage collé à la vitre de la fenêtre.

— Mais c'est Éphrem Brunet! dit-il en s'avancant, qu'est-ce que tu fais ici?

L'autre réprima mal sa surprise.

— Je... je... monsieur le curé... bonjour, monsieur le curé...

Le prêtre s'assit, ramenant sur ses genoux les pans de sa douillette.

— Je te croyais toujours dans l'ouest, avec Noël Longpré, ton copain... Depuis quand êtes-vous revenus?

— Noël est resté là-bas... Il travaille à Régina, chez un marchand de grains et fari-

nes... Moi, voilà bientôt deux mois que je suis à Montréal... Je n'ai pas aimé ça, l'ouest, et je suis revenu vite...

— Et tu n'es pas venu une seule fois à Saint-Éphrem, pas même pour voir tes parents! À quoi penses-tu?

— ...

Le prêtre réfléchit une minute:

— Il arrive six heures... Tu n'as pas soupé? Viens avec moi.

Assis l'un devant l'autre, le repas commandé, le curé poursuivit:

— Comme ça, tu travailles ici depuis deux mois... Et qu'as-tu fait, depuis que vous êtes partis?

Le jeune homme hésita, joua un moment avec les cuillers de la table. Il commença enfin, lentement:

— D'abord, si nous avons quitté Upton, Noël et moi, c'était pour voir du pays, et parce que je n'en pouvais plus, moi, sur notre terre de La chute... J'sais pas comment vous expliquer, mais, depuis que Marie Beau-

dry m'a rebuté... vous comprenez... ça n'allait plus... Je n'avais le goût à rien... pas capable de m'occuper... de travailler comme j'aurais voulu... J'pensais que ça se passerait, mais plus ça allait, pire c'était... C'est alors que j'ai parlé à Noël d'aller travailler dans la Saskatchewan... Ils demandaient des hommes là-bas pour les récoltes... On a pris le train un matin, avec chacun notre billet et trente piastres en poche à nous deux...

Il continua :

— De Montréal, on s'est embarqué pour l'ouest. Pas moins de deux cents hommes partaient en même temps. Des Polonais et des Russes, des Anglais, des vieux et des jeunes, des Canadiens en masse, toutes les races... Le voyage n'a pas été un voyage de plaisir. Tassés les uns sur les autres, on dormait sur la dure, étendus en travers des bancs, ou à plat sur le plancher, partout comme nous pouvions... Enfin, après trois jours et quatre nuits, nous arrivons à une

*→ another example of how
your life is going.*

petite station qui a l'air piteux comme tout... J'ai oublié le nom. Nous autres, nous débarquons là avec une dizaine de gas qui ne voulaient pas monter plus loin. Comme on se cherchait de l'ouvrage, une espèce d'habitant belge nous a engagés tout de suite, moi et Noël, et nous voilà partis dans les terres... On a travaillé trois semaines à peu près, mais nous n'aimions pas ça. Le Belge s'était pas encore bâti, et on restait dans une espèce de voiture sur quatre roues hautes, peinturée verte, avec des portes et des châssis. Notre bourgeois appelait ça une roulotte... On couchait sur la paille, ni plus ni moins, et on gelait, les nuits qu'il mouillait... Pardessus le marché, on n'était pas payés les jours de pluie. Moi, j'ai dit à Noël que j'en avais assez, que je ne travaillais plus... L'homme nous a donné notre argent et nous avons trouvé une place quelques jours plus tard, chez un Canadien qui venait de Joliette... Là, on était pas mal mieux, mais je n'aimais pas encore ça... Je ne sais com-

ment vous expliquer, mais ça ne m'allait pas de travailler sur la terre... Je vas vous dire, c'était trop comme chez-nous... et j'avais quitté chez-nous parce que je n'en pouvais plus...

Éphrem s'arrêta pour souffler, avala une gorgée d'eau.

— Mange un peu, dit le prêtre, tu n'as encore rien touché...

Mais il n'avait pas faim, reprit tout de suite son récit, heureux de parler, de se confier, de faire partager à un autre ses pensées tristes.

— Toujours bien, continua-t-il, que j'ai laissé Noël avec Onésime Coderre, — c'est le nom de l'habitant, — et que me voilà parti seul pour les aventures... J'avais un peu d'argent, et suis resté une semaine sans travailler. Comme je marchais un jour sur la *ligne* du chemin de fer, j'ai rencontré une bande d'hommes qui réparaient les rails et j'ai demandé de l'ouvrage. Le contremaître, un grand Anglais qui ne parlait pas un mot

français, m'a demandé mon nom, d'où je venais, si je me pensais bon pour travailler au grand soleil? Sur le chemin de fer, vous savez, on n'a jamais d'autre ombre que celle des poteaux de télégraphe... J'ai répondu comme j'ai pu; toujours qu'il m'engage et je prends une pelle à la minute même.

— Continue...

— J'ai bien travaillé deux mois avec cette *gang-là*, mais on n'a pas resté longtemps dans l'ouest. Un matin, je me suis réveillé au Manitoba... Un *engin* s'était accroché à nous pendant la nuit et personne ne s'était aperçu de rien. Cela arrive souvent que les *engins* nous prennent sur une *ligne* pour nous pousser sur une autre. On est habitué à se faire *trimbaler*, et vient un temps qu'on dort comme des bossus quand ils nous déménagent... Du Manitoba, on nous charrie en Ontario, de l'autre côté de Kingston, en allant vers Montréal... Nos chars sont rangés là pour un mois, car il y a de l'ouvrage... Il faut remonter les rails, remplacer les *ties*

de cèdre qui sont pourris, égaliser de chaque côté les remblais... Mais un jour que les gars pelletaient du gravois dans une courbe, deux hommes sont tués par le rapide Toronto-Montréal... Les gars s'étaient reculés pour laisser passer un train de fret. Ils ne se défiaient pas de ce qui venait de l'autre côté et le bruit du premier train empêchait d'entendre. On s'est écarté comme on a pu, mais les deux types n'ont pas eu le temps... Le train les a tués raide... Ce n'était pas drôle à voir quand on les a relevés... Le premier, la cervelle lui coulait du front... L'autre avait les jambes et les bras croisés... Quand ils l'ont soulevé pour l'emporter, son grand corps pliait en rond comme s'il avait été en guenille... Je vous dis que ça nous a donné un coup! Le soir de ce malheur-là, nous avons récité le chapelet pour les deux morts... Un disait les prières, et les autres répondaient, pas fort, je vous assure, car on pensait que ça aurait pu arriver à chacun de nous, à la place des deux qu'étaient partis...

Dans les chars, c'était plus triste qu'un Vendredi-Saint; à chaque bout, la flamme des lampes fumeuses, prises à la cloison, tremblait comme à la veille de s'éteindre. Et près de chacun des huit lits, les hommes étaient à genoux, la tête basse, les bras accotés sur les couvertes grises... C'était triste! Je n'oublierai jamais ça de ma vie...

Il reprit de l'eau.

— On se rapprochait chaque jour de la province de Québec. Des fois, les *engins* nous laissaient près des grosses places: Gananoque, Brockville, Prescott, puis tout à coup, un matin, nous nous levions en pleine campagne, à des endroits où il n'y avait ni maison ni même de puits où puiser de l'eau... Alors, les cuisiniers emplissaient leurs réservoirs à même ceux des locomotives... cette eau-là était rougeâtre et goûtait le fer, mais personne n'était difficile... Toujours est-il que, pour finir, la compagnie nous a mis dehors un matin... L'ouvrage était fini... C'est depuis ce temps-là que je suis à Mont-réal...

— Et qu'est-ce que tu fais ici?

— Ce que je peux... Dans le moment, je suis à Lachine, à la *Dominion Bridge*... mais ça ne sera pas pour longtemps... J'ai même travaillé dans les rues pendant une semaine... à creuser des canaux...

— Et tu aimes cette vie?

— ...

— Pourquoi ne retournes-tu pas chez-vous?

Éphrem haussa les épaules.

— Ça me tenterait bien par bouts de temps... mais ça me coûte... Je ne sais pas... Je crois plutôt que je vais rester ici... Je me déciderais peut-être, mais vous savez ce que je vous ai dit... Tant qu'à me rendre là-bas et repartir encore, j'aime mieux ne pas retourner... Car je ne sais si je pourrais rester...

— Naturellement, je ne veux pas te commander, mais c'est clair que tu n'es pas à ta place, ici. Ils sont toujours trop nombreux, les cultivateurs comme toi, les bons fils d'habitants, qui perdent leur jeunesse et leur vie,

souvent leur âme, dans les villes... Ceux qui se transplantent, la plupart du temps, le regrettent. Mais alors, il est trop tard pour revenir sur ses pas... Et c'est pourquoi vous avez des milliers de malheureux, dans tous les grands centres, au Canada comme aux États-Unis, qui tirent le diable par la queue, réduisent leur famille à la misère et finissent souvent sur un lit d'hôpital. Je te prie de m'écouter, et de ne pas commettre, en te jouant, une de ces erreurs qui compromettent l'existence... Tu m'objecteras qu'il n'y a pas de danger, et ceci, et cela, mais il s'en est vu d'autres avant toi, qui ont fait comme tu fais, n'avaient peur de rien, et qui ont mal tourné. Les villes sont déjà surpeuplées; elles n'ont pas besoin de tes bras, ni de ceux de tes semblables. Autrement dit, tu n'as pas une chance sur cent de réussir ici, de percer, de t'assurer une existence seulement égale à celle que tu dédaignes. Comme tu disais tantôt, il t'a fallu creuser des canaux d'égout pendant huit jours... cela peut revenir, et plus vite que tu ne prévois...

Le vieux prêtre s'absorba un moment.

— Enfin, continua-t-il, tu connais ton affaire... mais je suis persuadé que tu ferais fausse route en continuant ta vie d'à présent. D'abord, tu n'avais pas de motif très grave de t'en aller... Tu es parti sans réfléchir, sans consulter personne, sur une impression. Tu as eu une déception d'amour, — comme beaucoup d'autres, après tout! — et tu as plié bagage sans crier gare. Ce n'est pas sérieux, voyons! Surtout si tu considères que ton cas n'est nullement désespéré... Je ne veux pas me mêler, moi, de tes affaires de cœur. Mais je sais bien que Marie Beaudry n'est pas encore mariée et que tu as, autant que d'autres, la chance de la conquérir. Pour une bonne fille, c'est une bonne fille, et je ne te souhaite pas meilleure épouse... Et si cela t'intéresse... je te dirai que c'est fini... cette histoire entre Marie et le docteur Bellerose.

— C'est fini... vous dites...

— C'est tellement fini que ce docteur s'est

marié en septembre, ici même, à Montréal, et qu'on ne l'a pas revu à Saint-Ephrem... Reviens donc chez-vous, reprends ta besogne sur la terre, comme un homme, et tu verras que le bon Dieu, à la fin, arrangera les choses. On ne connaît pas les voies de la Providence, mais elles sont toujours ordonnées, sois-en certain, pour le bien des hommes.

— Marie est toujours à Saint-Éphrem... le docteur Bellerose est marié...

— C'est comme je te dis... fini... une histoire du passé... Maintenant, si je peux te rendre quelque service, plus tard, je suis à ta disposition... Tu peux compter sur moi... Tu sais que j'ai toujours été ami avec les Beaudry...

Il tira sa montre :

— Bon ! huit heures ! le temps passe... Et moi qui dois me rendre dans le nord, à l'église du Saint-Enfant-Jésus... Faut que je me sauve... Bonsoir ! À bientôt donc !

Les deux hommes se serrèrent la main.

XX

La neige, un matin de novembre, s'était mise à tomber. Le ciel s'émietta en flocons légers. Ce fut, encore une fois, l'engourdissement et le silence blancs de l'hiver.

Aux avents, Éphrem revint au village, Il n'avait pas écrit, personne ne l'attendait à la station. Il entreprit de marcher. Le temps était beau, une promenade de quatre milles, même en hiver, ne l'effrayait pas. Il partit donc en sifflant, sa casquette baissée sur les oreilles.

En chemin, il se représentait la surprise que causerait son arrivée. À quoi s'occupaient-ils à la maison, pendant qu'il allait sur la neige durcie? Souvent, à l'autre bout du pays, cette même curiosité lui était venue. Il voyait sa mère, perdue dans un grand tablier à manches, qui préparait le dîner. Les filles l'aidaient. Le chien jaune se couchait

derrière le poêle, la chatte dérangée se frottait aux jupes des femmes, dans l'espoir d'une caresse ou d'un plat à lécher. Puis son père entra, caressant de la main sa barbe longue, ses frères suivaient. Ils relevaient leurs manches, se lavaient les mains à la pompe, l'un après l'autre.

Éphrem était maintenant sur la rivière gelée. Un soleil pâle se jouait entre les nuages. Les traîneaux avaient tracé un chemin sur la glace, balisé ça et là, aux détours et rencontres, de branches de cèdres.

Comme toujours, sa pensée se portait vers Marie, qu'il n'avait pas vue depuis cinq mois. Avait-elle songé une seule fois, pendant ce temps, au voyageur éloigné? C'était peu probable. Son docteur était parti, elle avait pleuré sur le docteur; peut-être qu'elle se désolait encore? Il ferma instinctivement les poings. Mais les paroles du curé lui revinrent. *Le bon Dieu arrangera les choses*, avait dit celui-ci, *on ne connaît pas les voies de la Providence*. C'était cela; il ne

fallait douter ni de soi-même ni de l'avenir. Et de son cœur simple, doucement, une prière monta vers le ciel, prière de soumission et d'espérance, où pour la centième fois, il dit sa peine, ses rêves brisés, son insatiable soif de bonheur.

Des grelots sonnèrent au loin. Quelques mésanges à tête noire, petites boules de plumes, fuyèrent devant lui. Il regarda où il se trouvait, vit à main droite la fumée de l'école. Deux milles restaient à parcourir. Mais le bruit des grelots s'étant rapproché, il perçut bientôt le trot lourd d'un cheval, le claquement d'un fouet. Quelqu'un cria :

— Aie! aie! l'ami... embarquez-vous... c'est le temps!!!

Le jeune homme eut juste le temps de se garer, la voiture du boulanger arrivait sur lui.

— Mais c'est l'Phrem Brunet, cria le conducteur surpris, comment ça va? Quand est-ce que t'es revenu? Ça fait bien un an qu't'as quitté...

— J'arrive de ce matin et je m'en vais chez nous... Mais j'embarque, si ça ne dérange pas... Je commençais à être fatigué...

Il s'assit près du commis, qu'il connaissait de longue date. Ils avaient marché ensemble au catéchisme, s'étaient trouvés plus tard aux mêmes veillées. Après l'échange des banalités de rigueur, le jeune Authier risqua une question :

— J'avais su, dit-il, que t'étais établi dans l'ouest pour de bon, et même que tu te mariais après les fêtes. C'est vrai, ou si c'est de la frime ?

— C'est des menteries... Qui a bien parti ces histoires-là ?

— Moi, j'en sais rien. La mère a rapporté à la maison qu'elle l'avait su par la Viau...

— La vieille Viau ! Elle n'a pas encore commencé à se mêler de ses affaires. Elle a toujours ses petites frisettes et ses bigoudis ?

— Alors, tu t'en reviens dans la place ?

— Je reviens chez-nous, c'est tout, parce que j'ai décidé de revenir. Si quelqu'un t'en

parle, tu leur diras de venir me demander...

Ils arrivaient.

La voiture laissa derrière elle une dernière pointe enneigée, le pont de La chute apparut, carcasse de planches grises lavée de pluie et de soleil, à cheval sur la rivière.

* * *

À l'entrée d'Éphrem, il y avait bien eu quelque mouvement, mais personne ne manifesta de surprise excessive. Le curé avait laissé entendre son retour. Quand il souleva le loquet de la porte, tous songèrent à lui naturellement. Les femmes l'embrassèrent avec des gestes enveloppants, instinctifs à leur sexe; de nature moins communicative, les hommes lui offrirent simplement la main, sobres de paroles, contents de le voir mais dépourvus de mots pour le dire.

Il reprit sa tâche comme s'il l'avait quittée de la veille. En l'apercevant, le chien lui avait prodigué les manifestations réservées

aux maîtres, montrant ses dents blanches comme une personne qui rit. À l'étable, le bétail le regarda sans méfiance, et les chevaux ne couchèrent pas les oreilles à son approche. Il était de la famille, on le savait. Son absence ne fut bientôt qu'un souvenir distant.

On se réunissait le soir dans la cuisine, qu'éclairaient inégalement les lampes à pétrole, et tous écoutaient les récits du voyageur. Quelques voisins venaient grossir le groupe.

Éphrem disait la traversée du nord ontarien, élevé et rocheux, les plaines immenses et sans arbres de la Saskatchewan, où les blés se déroulent en vagues harmonieuses et blondes, les heures de travail sur le gravier brûlant des voies ferrées. Quand il racontait la mort des deux cantonniers ses compagnons, tués par une locomotive, un frisson passait sur l'assemblée.

Ces histoires réveillaient la verve des auditeurs, Un bon nombre, parmi les anciens,

avaient voyagé dans leur jeunesse. Ils avaient monté dans les pays d'en haut, comme ils disaient, travaillé au flottage des bilots sur la Lièvre ou la Gatineau, conduit des cages de bois d'Ottawa à Montréal. Chacun rappelait ses aventures, les corsant de détails aussi luxueux qu'inédits. Certains, qui avaient buché dans la région du Saint-Maurice, évoquaient le village de La Tuque et le souvenir d'incroyables souleries. Suivaient de gros rires, des claques retentissantes qu'on se donnait sur les cuisses, du plat de la main.

Le père Brunet se levait alors, mettait dans le poêle une buche pesante de hêtre, ou noueuse de merisier, et le reflet mobile des flammes allumait des clartés rouges dans les coins d'ombre.

La Noël passa. Les jeunesses des rangs coururent la guignolée d'une ferme à l'autre, menaçant, si on ne leur donnait pour les pauvres, de chauffer les pieds aux filles aînées des maisons. Et ce fut le jour de

l'an, les cérémonies religieuses sentant bon l'encens et la cire fondue des cierges, la période réjouie des ripailles gargantuesques, où l'on s'empiffre, jusqu'à épuisement, de boudin et de *tourtières* grasses, de beignets et de croquignoles, d'œufs cuits dans le sirop d'érable, le tout arrosé, à intervalles fixes, du petit coup traditionnel.

On faisait la tournée des voisins, qui sortaient obséquieusement des armoires les bouteilles et les tartes feuilletées. Les visiteurs serraient des mains, pinçaient des bras, embrassaient les femmes. Ils avalaient quelques sucreries entre deux verres et couraient à de nouvelles bombances.

Les choses, peu à peu, revinrent à la normale. La routine de la ferme occupa Éphrem jusqu'à la coupe du bois, qu'on ne commença guère qu'à la mi-janvier.

S'il n'avait encore revu Marie, ce n'était pas manque de désir. Mais l'occasion n'était pas venue, il n'avait pas osé se rendre chez elle. Il ignorait d'ailleurs les sentiments de

la jeune fille à son endroit et craignait d'être accueilli, sinon mal, du moins avec froideur. Marie avait bien promis de lui garder son amitié, de le considérer toujours comme un franc camarade, mais tant d'événements, et si divers, étaient survenus depuis leur séparation!

*Spencer Hall
Cottrell House*

XXI

Il la rencontra enfin, un après-midi qu'il s'était chargé de menues courses au village. Comme il entrait dans un magasin, ils se trouvèrent face à face. Le poêle ronflant dégageait une bonne odeur de bois brûlé. Deux chatons se colletaient derrière un comptoir. Marie eut un mouvement de surprise, la couleur lui vint aux tempes. Mais elle avança à la rencontre d'Éphrem et lui tendit la main, franchement.

— Comme voilà longtemps, dit-elle, que je ne t'ai pas vu... Quand on pense que tu es revenu depuis un mois, et que tu n'as pas encore arrêté à la maison...

— Je suis bien fier de te voir, murmura-t-il seulement.

— Moi aussi, on dirait que je te retrouve après des années...

Il la regardait sans parler, avec une curiosité étonnée, comme s'il la voyait pour la

première fois. Elle l'entraîna vers la porte.

— Tu viens chez-nous, dit-elle, je ne te laisse pas partir comme ça... Il y a trop longtemps qu'on ne s'est pas parlé... Tu feras tes achats en retournant... Et c'est papa qui va être content... Tu sais qu'il a toujours eu un faible pour toi...

Elle s'assit près de lui, dans le traîneau bas qui attendait. De ses mains gantées, elle caressa la fourrure longue des *robes* de buffle. Les arbres, de chaque côté de la route étaient figés dans une immobilité glaciale. La fumée blanche montait en ligne droite des cheminées.

— Ces belles journées d'hiver, dit Marie, si doucement calmes... Du blanc partout... les reflets bleus de la neige... les maisons silencieuses...

Et elle interrogeait Éphrem, sur lui-même et ses aventures au loin, ses bonnes et mauvaises fortunes.

— Gageons, conclut-elle, que, durant ce temps-là, tu n'as pas pensé à moi une seule fois!

XXII

Un soir, peu après souper, monsieur le curé Beaurivage sonna chez les Beaudry, demanda le père Siméon. Les deux hommes passèrent au salon, dont les meubles disparaissaient sous des housses de toile.

Après les préliminaires indispensables, le curé tira sa chaise près de son interlocuteur.

— Je ne suis pas venu, dit-il, pour vous entretenir de la neige ni de l'état des chemins... J'ai à vous communiquer des choses plus graves...

Le vieux se redressa, le prêtre continuant :

— Autant vous le dire tout de suite, c'est par rapport à Éphrem... Le garçon a recommencé de venir ici, il aime toujours Marie... Seulement, elle l'a refusé une fois, et il se demande ce qu'elle pense maintenant ? Il est venu me voir et il m'a parlé. « Si je pouvais croire, m'a-t-il dit, que je ne serais

pas trop mal reçu! » Alors, j'ai pensé de vous consulter... Éphrem ne m'a pas donné de commission, ni pour vous ni pour Marie, mais, quand je l'ai rencontré à Montréal, j'avais promis de lui aider si je pouvais... J'ai cru que c'était le temps. C'est un vrai bon garçon que cet Éphrem-là! Si donc vous pouviez toucher un mot à votre fille, pour savoir si elle est revenue sur ses idées... Entendu que vous ne mentionnez pas mon nom, je ne veux pas me mêler des affaires des jeunes... Mais s'il est quelque espérance pour Éphrem Brunet, vous m'en direz un mot... que je puisse encourager le jeune homme.

Il s'attarda encore quelques minutes, puis s'en alla, non sans recommander au vieillard de la discrétion, de la discrétion et du tact.

Le père Beaudry gagna la cuisine, oubliant naturellement de fermer la porte du salon. Sa femme, les oreilles au guet, n'en pouvait plus d'inquiétude. Elle l'attrapa par une de ses manches.

— Vite, qu'est-ce qu'il y a... quelque chose de grave?

— C'est rien pour s'effaroucher...

En vérité, le vieux était plus embarrassé qu'honoré de sa mission. La diplomatie n'était pas son fort. Il rumina les paroles du curé, vida sa pipe deux ou trois fois. Puis il finit comme il finissait toujours dans les circonstances malaisées, par recourir aux lumières de sa femme.

— C'est bon, dit celle-ci, j'essaierai de parler à la petite.

* * *

Le soir même, les deux femmes restèrent seules. Le père Siméon s'était trouvé dix raisons de sortir. La vieille essaya avec Marie des sujets de conversation qu'elle abandonna presque aussitôt. À la fin, cherchant ses mots, les mains occupées à dévider un écheveau de laine, elle dit simplement ce qu'on attendait d'elle.

— Qu'est-ce que vous en pensez? demanda Marie.

— Ma foi, c'est toi que cela regarde... Quant à Éphrem, c'est un bon garçon, un parti sérieux, et je suis sûr que ton père serait content... C'est toi qui diras le dernier mot.

Marie, toutefois, ne se prononça pas. Elle ne repoussait pas Éphrem, mais demandait le temps de réfléchir. Elle avait son idée, voulait attendre. Quand le vieux entra, une heure plus tard, sa femme lui fit signe, un doigt sur les lèvres, de ne pas parler.

Il alluma sa pipe et se mit à souffler, vers le plafond bas, de grosses bouffées de fumée bleuâtre.

ve. try to find out how
Marie feels

XXIII

Un bazar eut lieu, au bénéfice des œuvres paroissiales, organisé par les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie. Pendant les six semaines antérieures à l'ouverture, une activité fiévreuse régna parmi la population. Les dames passèrent de porte en porte, recueillant les dons. Les uns offraient de l'argent ou des objets qui seraient tirés au sort, les autres des galantines tremblotantes, des pâtisseries, des fruits en conserves pour le banquet du dernier soir.

Une vente de paniers était au programme. Toutes les filles des environs, et pas que les jeunes, rivalisèrent de zèle dans la préparation de leurs offrandes. Les fêtes de charité, bazars, kermesses, tombolas, attirent les garçons de partout. Quand il s'y joint une vente de paniers, l'intérêt redouble, car l'acheteur d'un lot partage avec la donatrice

la bonne chère qu'elle lui a ménagée. Cela procure des galants, sinon un mari.

Avec l'exposition agricole du comté et la séance annuelle du cercle dramatique des jeunes gens, le bazar est une des célébrations de l'année. Il faut d'extraordinaires occupations pour qu'on n'y entre pas une seconde, ne serait-ce qu'en curieux. La seconde s'allonge, on se laisse prendre à la joie ambiante, les cordons de la bourse se délient à notre insu.

Le bazar, c'est d'abord le royaume des jeunes filles. Frissonnantes dans leurs toilettes légères, vives et cajoleuses, les yeux brillants, elles courent d'une extrémité à l'autre de la salle, souriant, papillonnant, harcelant les visiteurs :

— Cinq sous, cinq sous seulement *sur* un coussin, un gros coussin vert avec des marguerites...

— Un beau Christ d'ivoire, trois chances pour vingt-cinq sous... N'ayez pas peur de donner, c'est pour une bonne œuvre...

Au bazar, il y a encore la cartomancienne qui dit l'avenir pour une obole; la graphologue mystérieuse qui découvre vos défauts intimes dans trois lignes de votre écriture; les roues de fortunes qui grincent, alors que les petites dames préposées à leur surveillance, le regard pointu, s'époumonent à tour de rôle :

— Palettes, palèèèètes... cinq sous la palette, cinq sous la palette, lette, lette, lette, lette...

Le bazar commença.

Éphrem offrit d'y conduire Marie. Ils se voyaient maintenant chaque semaine, bien que la jeune fille différât de jour en jour la réponse qu'il attendait.

La fête avait lieu dans la grand'salle du collège des Frères.

Dès leur entrée, une nuée de solliciteuses entoura les amoureux, des jeunes et des vieilles, des minces, des grasses, toutes alléchées par l'espoir d'une pièce blanche. L'émulation est grande chez les *râfleuses*,

chacune voulant pour soi la forte recette de la journée. Éphrem donnait à droite et à gauche, aux mains qui se tendaient. Il ne comptait pas, ne paraissait pas reconnaître les gens, ne se souciait point de mettre des noms sur les physionomies qui l'entouraient. Marie, contente, souriait à chacun. Lui ne voyait qu'elle, heureux de sa gaîté, indifférent au reste de l'univers.

Le deuxième soir, on mit en vente les paniers. Ceux-ci étaient exposés sur une longue table, doublés de papier de soie, enrubannés jusqu'à l'excès, débordants de victuailles et de douceurs.

M. le curé saisit le premier qui s'offrit, le souleva au-dessus de sa tête, tandis qu'une manière de commissaire-priseur, gesticulant sur une chaise, activait la vente.

— Cinquante sous, on donne cinquante sous pour le beau panier, soixante-quinze... soixante-quinze sous... une piastre... Qui va dépasser une piastre pour un gros panier avec des rubans roses, et qu'est si rempli qu'il va crever...

Les enchérisseurs se mesuraient, proféraient un chiffre, le doublaient, anéantissaient l'adversaire d'un coup par un prix exorbitant, selon qu'ils soupçonnaient le panier d'appartenir à la dame de leur pensée.

L'objet dûment adjudgé, le bonhomme de la chaise nommait avec emphase la personne qui en était responsable. Acquéreur et donatrice se retiraient à l'écart, pas toujours enthousiastes de la rencontre ménagée par le sort. C'était le tour d'un autre panier, la bataille galante recommençait.

Quand se présenta celui de Marie, Éphrem tripla tout de suite la mise à prix, afin de décourager les rivaux possibles. Pour avoir juré le secret, Raymond n'en avait pas moins renseigné Éphrem, lui révélant les exactes dimensions du panier rempli par sa sœur, la couleur de la paille et des rubans, Il était d'ailleurs dans la salle et, au moment propice, avait gratifié Éphrem d'un clin d'œil non équivoque. Celui-ci eut donc peu de peine à éliminer les concurrents.

Les jeunes gens gagnèrent l'encoignure d'une fenêtre, d'où ils voyaient les silhouettes brunes des arbres, et, vers la gauche, le profil estompé de l'église.

— Nous sommes chanceux d'avoir une si bonne place, dit Éphrem. Dans un quart d'heure d'ici, il aurait fallu s'asseoir à terre.

— Il y en a qui aiment autant ça... Regarde, là-bas, Laura Laforce, Mandus Brunelle, les deux petites Dépôt et Honoré Labine, installés sur l'estrade.

Autour d'eux, de nombreux couples avaient commencé de collationner, croquant à belles dents les friandises des paniers. Les rires fusaient aux coins de la salle, des femmes criaient, un bourdonnement de voix passait sur les têtes, cependant que le crieur, de son ton aigrelet, continuait de s'égosiller.

— Qui t'a dit, demanda Marie, que c'était mon panier?

— Moi, je n'en savais rien; j'ai deviné, simplement...

Elle aperçut alors Raymond qui se tenait

à distance, reluquant autour de lui avec un air sournois.

— Je parie que c'est lui, Raymond, qui a jasé... J'aurais dû m'en douter...

— Supposons... Est-ce que tu lui en voudrais tant que ça?

— ...

— Vois-tu, continua-t-il, c'est comme si on était chez-nous, en train de souper tous les deux après une bonne journée d'ouvrage... J'ai toujours hâte de savoir si cela viendra?

— Il ne faut pas perdre confiance.

Marguerite survint, un paquet sous le bras.

— J'ai gagné un tapis au crochet, don de madame la mairesse... Si tu le veux, Marie, je te le donne... Je n'aurai jamais besoin de ça, moi...

— On n'aurait pas cru qu'il viendrait tant de monde, répondit Marie, pour parler. Tu mangeras bien un morceau de gâteau avec nous autres?

Ils lui firent place sur le banc.

À mesure que l'enchère avançait, les sièges devenaient plus rares. Tous se reposaient un instant, expédiant une bouchée avant de reprendre la fête interrompue. Pour faire diversion, une demoiselle entre deux âges chanta une romance antédiluvienne. Elle s'accompagnait elle-même au piano, balançant la taille, tandis que ses doigts secs, dénués de bagues, glissaient cérémonieusement sur les touches.

Les solliciteuses reprirent bientôt leur chasse aux cinq-sous. De temps à autre, monsieur le curé escaladait l'estrade, agitait une cloche grosse comme sa tête. Il annonçait que monsieur Un Tel, du vingtième, gagnait une pièce d'or ou une bonbonnière.

Vers onze heures, Marie parla de s'en aller.

Quand Éphrem la quitta, sur le pas de sa porte, elle l'invita pour le dimanche.

XXIV

Le printemps était maintenant avancé, la terre achevant de boire les dernières neiges.

Les oiseaux revinrent du sud, les corneilles d'abord et les compagnies d'étourneaux, les siffleurs et les grives. Puis les merles chanteurs, qui adorent les baies rouges des sorbiers, les moucherolles criards et les fauvettes des bois, les rouges-gorges bleus, agiles et confiants, qui nichent dans les creux des vieux arbres.

Ce fut, dans les fourches des branches et les racines pourries des souches, sous le toit des granges et dans les gouttières, dans tous les fourrés, le travail délicieux des nids.

Un dimanche après-midi, pendant que la mère Beaudry s'habillait pour les vêpres, Marie se trouva seule avec Éphrem. Elle s'approcha de lui tout à coup. Une odeur de terre mouillée entraît par la fenêtre. Les

lilas montraient des bourgeons gonflés qui seraient bientôt des feuilles en cœur. Prêtant l'oreille, afin de s'assurer que personne ne venait, Marie s'assit près d'Éphrem, Dans un cadre de peluche, un aïeul semblait dormir.

Marie demanda :

— Est-ce que tu penses encore à moi, Éphrem, comme tu faisais avant ?

Il la regarda.

— Est-ce que tu pourrais encore, après tout ce qui est arrivé, avoir de l'amitié pour moi...

— Mais, Marie, pourquoi parler ainsi ? Tu sais bien que je t'ai toujours aimée, que je t'aime encore... Je ne disais rien parce que... tu sais pourquoi... parce que je ne voulais plus te perdre tout à fait... Ma petite Marie ! et sa voix mâle s'adoucit, si tu voulais... nous serions si heureux...

Par phrases courtes, humblement, il révéla ce qui vivait en lui de douleur et de rêve. Il dit comme il s'était exilé après le refus de

la jeune fille. Son image, pendant ce temps, et malgré ses efforts pour l'oublier, était restée gravée dans son cœur. À mesure qu'il parlait, les yeux mi-clos, il lui semblait que Marie s'éloignait, que des larmes de reproches perlaient à ses yeux. Les vêpres sonnèrent. Une petite brise souleva les rideaux de cretonne. Éphrem attendait. Il voyait Marie qui se levait, allait de nouveau, comme la première fois, lui fermer la bouche et le renvoyer.

Elle n'en fit rien.

Au contraire, quand il eut fini, elle reprit doucement :

— Comme tu es bon... mon pauvre Éphrem... après tous ces malheurs... Et dire que j'ai manqué de te perdre... J'ai souffert, moi aussi, depuis un an... Je ne conterai pas ce que tu sais déjà, mais j'ai cru, un moment, à un bonheur impossible... Je me suis laissée éblouir, j'ai été folle, et j'ai pleuré longtemps... longtemps... Quand tu es revenu, ça m'a fait plaisir... mais je

ne te voyais jamais... C'est quand tu as été parti, longtemps après... que j'ai compris ce que tu étais pour moi...

Il l'interrompt :

— C'est assez... ma petite Marie... si tu savais comme je suis content...

— Non... laisse-moi parler, cela me soulage. Quand tu es parti, j'ai vu comme tu occupais une grande place dans ma vie... Trop habituée à t'apercevoir autour de moi, je ne savais pas que je commençais à t'aimer... Tu étais un peu comme mon frère, vois-tu, cela m'a trompée... Et quand l'autre est venu, j'ai été folle, j'ai été folle... Je comprends aujourd'hui que c'était toi qui étais un homme... Tu étais le meilleur, le seul sincère, et j'ai failli te perdre, par ma faute...

Il essaya encore une fois de lui imposer silence.

— Quand maman m'a parlé, je ne pouvais pas le croire, J'aurais pu répondre sur le champ, mais je n'ai pas voulu... J'aimais

mieux réfléchir, être sûre de moi-même... Je voulais voir aussi ce que tu ferais... et comment tu prendrais mon hésitation... Tu as été un homme, comme d'habitude...

— Marie...

Elle hésita une seconde, baissant les paupières, et, pudiquement :

— Maintenant, Éphrem, si tu veux toujours...

— Si...

— Si tu veux toujours de moi...

* * *

Le soir, à la fin du souper, on but à la santé des fiancés. Madame Beaudry avait été chercher le meilleur vin de sa fabrication.

— J'espère, dit Marguerite, que vous serez heureux... vous le méritez. Pour moi, soyez sûrs que je vous aiderai de mon mieux, j'offrirai ma vie pour votre bonheur à tous.

Elle avait fixé en mai son entrée au couvent.

Un silence se fit. Quelques mouches, échappées à la vigilance de la mère Beaudry, errèrent sur la nappe. L'eau chantait dans la bouilloire.

Et le père Siméon, cachant sous son ton bourru l'émotion qui l'étouffait, déclara solennellement :

— Tant qu'à moi, vous savez, j'ai pas deux paroles... J'suis pas de ces gens qui font rien que des promesses... Mes enfants, si vous la voulez pour vous établir, la terre de La chute est à vous autres...

Puis s'adressant à sa femme :

— Ma vieille, va falloir rapailler notre butin... On s'en retourne chez-nous...

FIN

Saint-Hyacinthe,
octobre 1924—août 1925.

ERRATA

à la page 163

A la place de: « Elle en cueillit une gerbe énorme, digitales blanches et petites alysses jaunes... »

Mettre: « Elle en cueillit une gerbe énorme, digitales blanches et fleurs d'alyse jaunes, etc. »

Même phrase: *Mettre: ensemble, à la place de toutes ensemble.*

FINI D'IMPRIMER

LE

15 OCTOBRE 1925

POUR

L'ACTION FRANÇAISE

PAR

ARBOUR ET DUPONT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

MONTREAL

IMPRIMÉ AU CANADA



Bibliothèque de l'Action française

1735, rue Saint-Denis, Montréal

	Prix
*La Sève Immortelle, « oeuvre posthume », Laure CONAN, 5 x 7½, 234 pages.....	\$0.75
*La Propriété, Ve Session des Semaines Sociales, Sherbrooke, 1924, 1 vol. 6 x 9, 380 pages.....	1.50
*Chez nous, Chez nos Gens, réunis, Adjutor RIVARD, illustrations de Berthe LEMOYNE, couv. en deux couleurs. 1 vol. 5 x 7, 162 pages.....	.60
*Les Energies rédemptrices, par Hermas BASTIEN. 1 vol. 5 x 7, 163 pages, broché.....	.60
*Un Coeur fidèle, Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD, roman, 1 vol. 5 x 7, 200 pages.....	.75
Edition de luxe sur « Byronic » teinté.....	1.25
Bouclier Canadien-français, par L.-J. DALBIS, 5 x 7½, 250 pages	.75
*Notre légende dorée, par un Frère MARISTE, 1re, 2e et 3e série, 1 vol., chacun 5 x 7, 128 pages.....	.35
Les 3 séries, franco.....	1.00
*Notre Maître, le passé, abbé Lionel GROULX, 1 vol. 5 x 7, 270 pages, broché.....	.75
*Oeuvre de l'abbé Groulx (I'), par Olivar ASSELIN. 1 vol. 5 x 7, 96 pages50
*Perrine et Charlot, Marie-Claire DAVELUY, roman historique, couv. illustrée et nombreuses gravures, par McIsaac. 1 vol. 5 x 7, 328 pages, broché.....	.75
Edition de luxe, paraphée par l'auteur.....	1.25
*Trois combats du Long Sault, Arthur GUINDON, p. s. s. Trois cartes, un vol. 5 x 7, 72 pages, broché.....	.35
*Evangéline, nouvelle traduction, préface de Paul MORIN, 1 vol. 5 x 7, 80 pages broché.....	.35
*Gloire à Dollard, pièce à grand spectacle, par Julien PERRIN, p. s. s. 1 brochure 5½ x 8½.....	.20
*Bréviaire du Patriote Canadien-français, Mgr L.-A. PAQUET, sermon commenté par le chanoine Emile CHARTIER, format in-12, 96 pages.....	.25
*La Terre vivante, roman canadien, Harry BERNARD, 5 x 7, 240 pages.....	.75

Les ouvrages précédés d'un * appartiennent à la
Bibliothèque de l'Action française.

ABC 1673

Date Due

NOV 27 1993

DEC 06 1993

DEC 06 1993

TRENT UNIVERSITY



PS8504 .E7T7
Bernard, Harry
La terre vivante.

218730

DATE

ISSUED TO

218730

